

Arthur OTHILY

CONTRIBUTION
A LA
CONNAISSANCE REGIONALE
DU SUD-EST DU TOGO

ESPACE, HISTOIRE, SOCIETE.
NOTES SUR LE PEUPLEMENT
DU SUD-EST DU TOGO



OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER

CENTRE O.R.S.T.O.M. DE LOME



DIFFUSION RESTREINTE

"Ce document ne constitue pas une publication.
Il ne doit faire l'objet d'aucun compte-rendu ou résumé, ni
d'aucune citation sans l'autorisation de l' O.S.S.T.O.M."

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER

CENTRE DE LOME
SCIENCES DE L'HOMME
(SOCIOLOGIE)

ESPACE, HISTOIRE, SOCIÉTÉ

NOTES SUR LA DYNAMIQUE DU PEUPLEMENT
DANS LE SUD - EST DU TOGO

Arthur OTHILY
1967 - 1973

S O M M A I R E

INTRODUCTION .

Le pays ouatchi-mina

CHAPITRE I - LE PEUPLEMENT .

I . Caractéristiques actuelles du peuplement. p. 8

- 1) Ventilation quantitative.
- 2) L'évolution du cadre administratif.
- 3) Les densités.
- 4) La structure ethnique.

II . Les conditions du peuplement. p. 13

- 1) Le point d'arrivée : une zone "vide" .
- 2) Les agents du peuplement.

A. L'hétérogénéité des groupes convergents.

- a/ Les Guin . (ex. des Ela)
- b/ Les Adja.
- c/ Les Peda.
- d/ Les Fon.
- e/ Les Yorouba . (Nago)
- f/ Les Mina. (Ame)
- g/ Les Anloa.
- h/ Les Adangbe.
- i/ Les Fla.
- j/ Les Ouatchi.

B - L'hypothèse d'une origine commune.

1/ Les hypothèses.

2/ Leur difficile critique. Valeur du critère linguistique.

3/ Conclusion : l'élément opératoire dans le dynamique social est leur différence éprouvée.

III - Des Etats voisins sans volonté ou sans pouvoir de contrôler cette zone. p. 25

1. Le royaume Adja de Tado.

2. Le royaume Fon d'Abomey.

3. Le royaume Pla de Djeken.

4. Le royaume d'Allada.

5. Les marges forestières du Nord.

IV - Le processus du peuplement . p. 32

a) Points communs et variantes significatives.

b) Leurs conséquences sociales.

c) Conclusion : inefficacité de l'histoire-mythe (charte mythologique)

CHAPITRE II - HISTOIRE ET SOCIÉTÉ . p. 38

1. Les Mina (Ans) : technique et création sociale. p. 38

2. Les Ouatchi : étymologie, histoire et idéologie. p. 44

3. Les Tougban : dynamique de l'évènement et "préférence de structure" . p. 61

CONCLUSION GÉNÉRALE .

BIBLIOGRAPHIE . p. 70

TABLE DES CARTES .

TABLE DES GRAPHIQUES .

INTRODUCTION

Le Sud-Est du Togo semble exprimer dès le niveau de la description la plus superficielle, une correspondance certaine entre un territoire et une société. Cependant le simple souci du pittoresque, ni même le fait que ces sociétés n'ont jusqu'à ce jour fait l'objet d'aucune étude sérieuse, ne saurait justifier des efforts que les moyens limités dont dispose de nos jours la recherche en science humaine rendraient plus légitimes dans des secteurs où l'urgence scientifique ou pratique serait plus criante.

Or c'est précisément parce que dans ces deux domaines (accroissement en quantité et en précision des connaissances sur l'homme et les sociétés qu'il constitue d'une part, la possibilité de faire concourir ce supplément d'information à un élargissement et un approfondissement tous azimuts de sa personnalité collective d'autre part), que l'étude des sociétés vivant dans ce quadrilatère nous semblait susceptible de nous permettre d'opérer des progrès incontestables, que nous avons choisi de nous y attacher.

D'une part, parce que la coïncidence empiriquement constatée, apparaissait comme une adéquation de fait, n'ayant pas pour des raisons que nous tentons précisément de faire ressortir dans ce travail - abouti ni à des élaborations institutionnelles ou conceptuelles, ni à une association terre/société constituant système - à la fois vécu par les groupes et perceptible à l'analyste. Ce qui entraînait toute une série de désajustements, conflits, dysfonctions dont l'expression et les solutions possibles requerraient la prise en considération de niveaux multiples (lignage, village, région, Etat, groupe d'Etats), mettant parfois en question l'existence même de la région ou de telle ou telle de ses parties.

D'autre part, parce que l'examen de ces sociétés les faisait apparaître comme le produit d'une genèse où le jeu entre les facteurs structurels (l'organisation des groupes) et conjoncturels (la prépondérance du rôle de l'événement, nous semblaient mériter d'être étudiés avec quelque attention. D'autant que les effets directs ou induits de cette dialectique entraînaient dans la vie sociale et l'organisation politique des particularités que nous souhaitons soumettre au traitement d'instruments d'analyse qui nous semblaient particulièrement

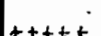
LE SUD-EST DU TOGO



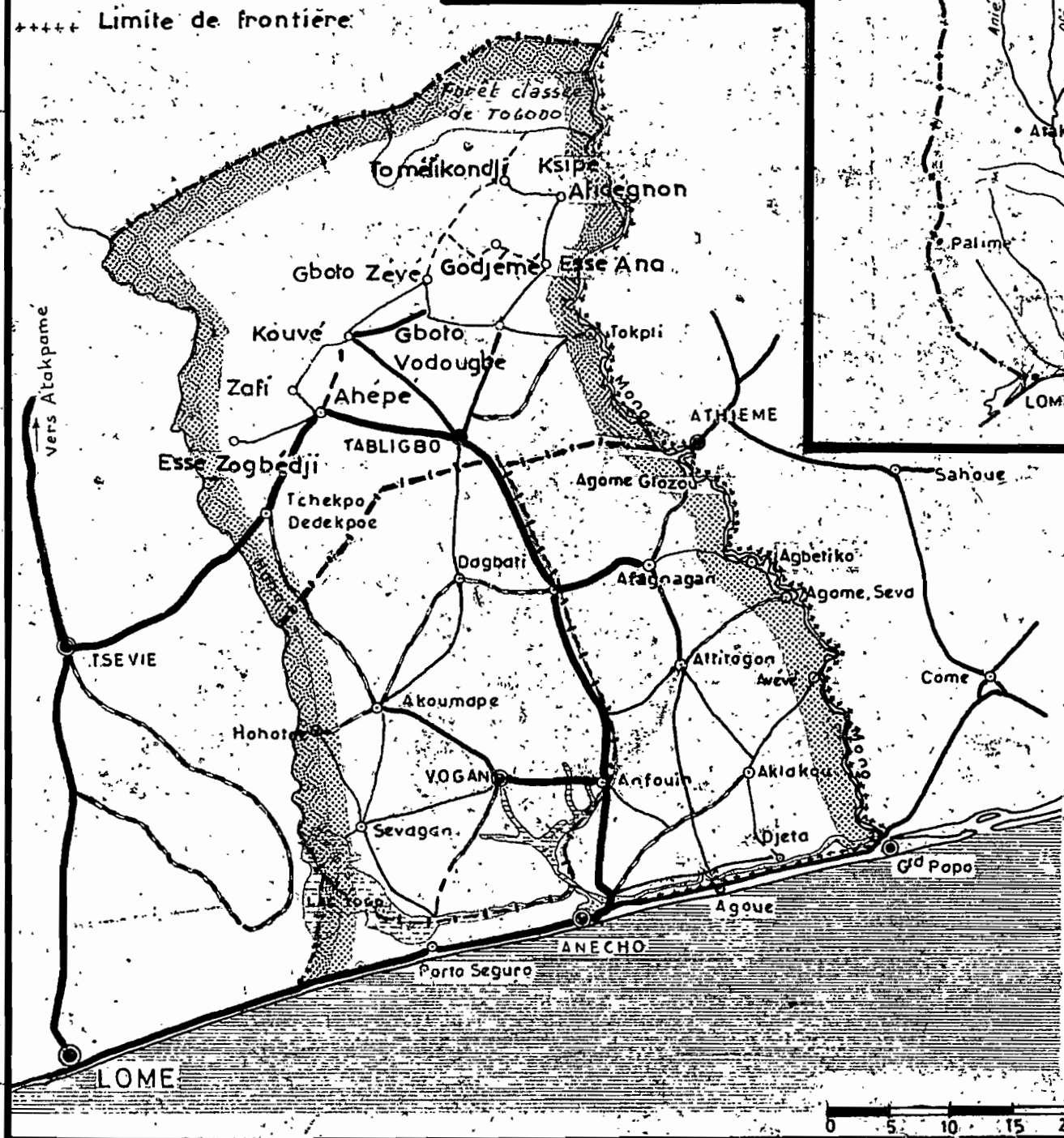
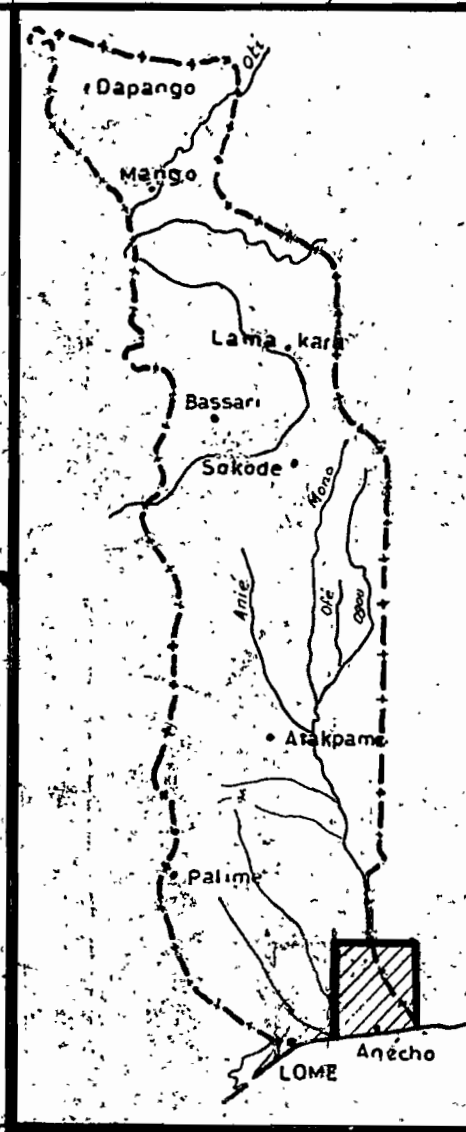
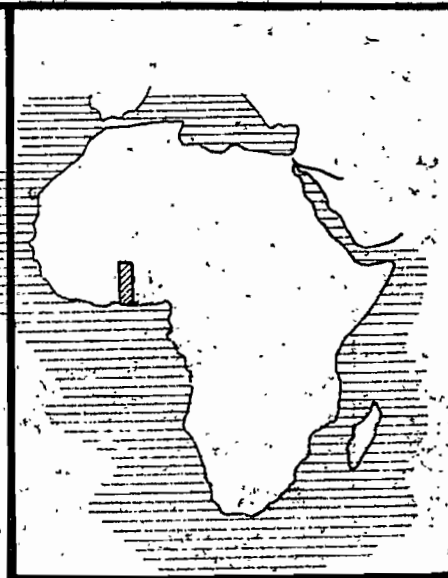
Limite du Sud Est



Limites des circonscriptions



Limite de frontière



opératoire : le rôle du rituel dans les relations sociales et les concepts associés/affrontés de Fête et Quotidienneté.

Nous n'avons pas voulu ici aborder de façon systématique cette double problématique, ni même donner un aperçu détaillé des possibilités qu'elle offrait à la recherche. Notre propos, bien plus modeste ne vise qu'à indiquer "l'intérêt du sujet" en opérant toutefois des plongées provisoires lorsque l'état de notre information ou la tension intellectuelle créée par le surgissement d'enchaînements explicatifs particulièrement séduisants nous y incitaient. Peut-être, à cause de ces rares moments privilégiés nous sera-t-il pardonné d'être demeurés trop souvent entre deux eaux.

Les populations Ouatchi-Mina occupent sur la côte du Golfe du Bénin un quadrilatère de 2 620 km², limité au Sud par la mer, à l'Ouest par le cours inférieur du fleuve Haho, au Nord par une zone forestière correspondant au contact du socle cristallin et de la terre de barre. A l'Est le Mono peut être considéré comme une frontière bien que de groupes de même origine existent au-delà (1).

Malgré sa faible étendue le pays Ouatchi et Mina présente l'association de plusieurs zone nettement différenciées :

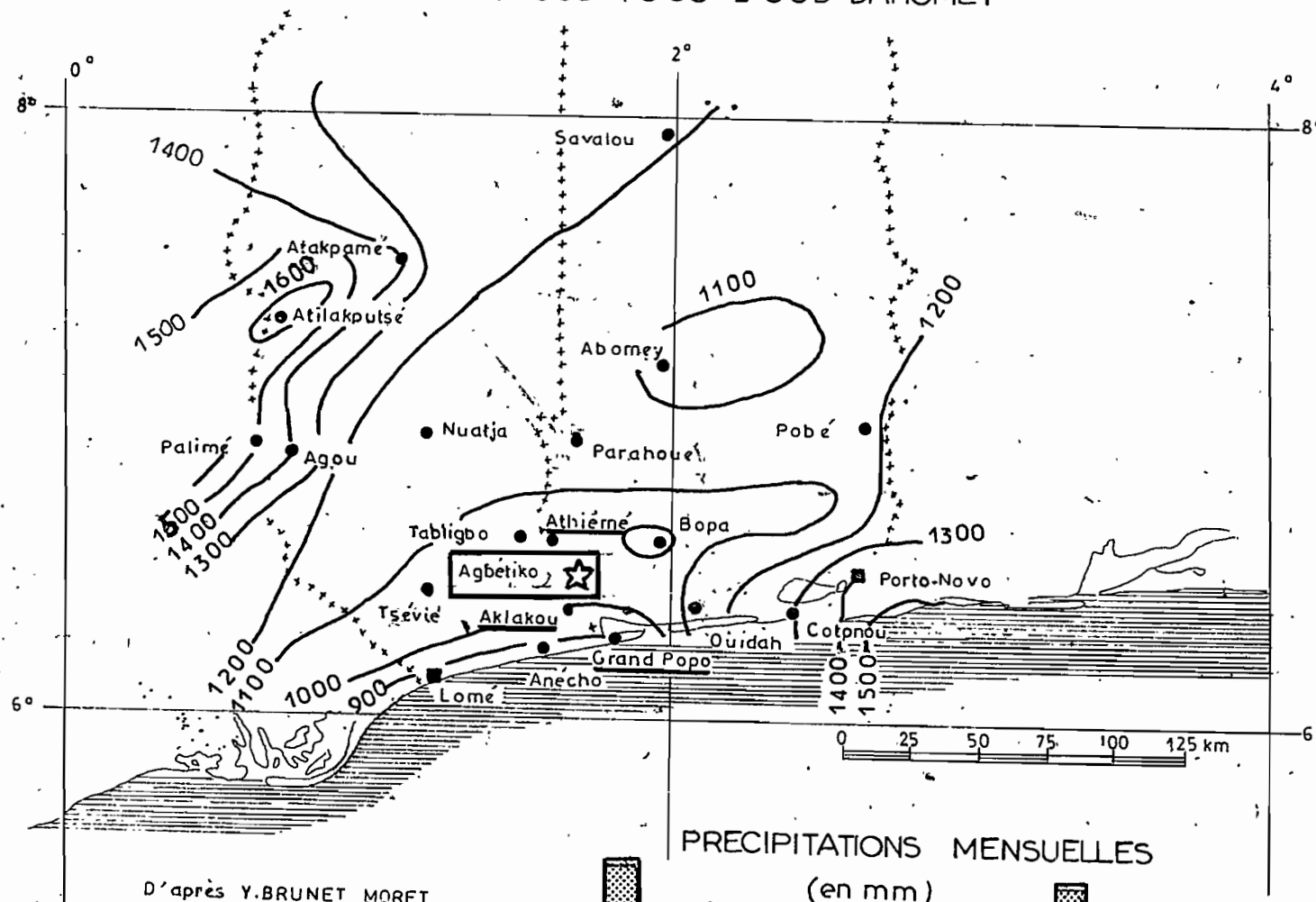
- 1° - Le plateau de terre de barre
- 2° - La région côtière et lagunaire
- 3° - Les zones hydromorphes
- 4° - La dépression de la Lama qui traverse le plateau de terre de barre.

La plus grande partie de la région est constituée par les terres de barre, formation détritique du continental terminal, d'épaisseur variable, présentant de bonnes aptitudes à la culture du maïs, du manioc, du haricot, des arachides.

(1) La frontière entre le Togo et le Dahomey qui sépare des populations issues d'une même fonds n'a pas partout la même signification. Elle a des effets différents à l'Est où elle est constituée par le fleuve Mono et au Sud où elle est formée par une lagune étroite et peu profonde.

ISOHYETES MOYENNES INTERANNUELLES

AU SUD TOGO - SUD DAHOMEY



D'après Y. BRUNET MORET
Etude générale des averse exceptionnelles
en Afrique occidentale O.R.S.T.O.M VI-67

PRECIPITATIONS MENSUELLES (en mm)

J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D J F M A M J J A S O N D

150

100

50

40

30

20

10

ATHIEME (normale sur 34 ans)

Grd POPO (normale sur 34 ans)

AKLAKOU (normale sur 34 ans)

Le modelé de ce plateau est peu diversifié. Il s'élève très lentement vers le Nord avec quelques vallonnements de faible amplitude.

La région côtière et lagunaire est constituée d'une part par le cordon littoral composé de sables de couleur claire épais de deux mètres environ. C'est le domaine de la célèbre cocoteraie daho-togolaise. D'autre part, une bande argileuse peu perméable, périodiquement inondée, recouverte d'une savane touffue, constitue la zone lagunaire.

Traversant le plateau de terre de barre, la dépression de la LAMA qui résulte de son érosion, fait communiquer les vallées du HAHO et du MONO. Les sols qui la constituent sont dans l'ensemble argileux noirs et mal drainés. Une végétation herbacée d'une remarquable densité, émaillée par endroits de bosquets de bambous, la recouvre sur la quasi-totalité de son étendue.

Sur ces limites Est et Ouest les deux zones hydromorphes sont constituées par les vallées du Haho et du Mono aux inondations périodiques.

Le climat de cette zone, défini comme "de type équatorial de transition à deux saisons des pluies" est caractérisé par la faiblesse et l'irrégularité de ses précipitations. Elles se consentent sur deux périodes de l'année : la grande saison des pluies de Mars à Juillet, la petite saison des pluies de Septembre à Novembre.

L'amplitude des températures est faible.

La végétation de la plus grande partie de la zone est actuellement d'origine anthropique : il s'agit d'une savane arborée parsemée de baobabs et de rôniers. L'existence d'une forêt antérieure est attestée par les témoignages de la tradition orale qui insistent sur les défrichements effectués par les ancêtres des occupants actuels dans une forêt où l'on rencontrait assez souvent des éléphants (1). La forêt réapparaît au Nord au delà de la Lama et dès la région des Tchekpo et des villages du Haho.

(1) C'est ainsi que dans le Nord du pays Guatchi les ancêtres des habitants de Tchekpo auraient appris à consommer les noix du palmier, en voyant un éléphant déraciner un arbre et en consommer les noix. Dans le Sud le chasseur ancêtre du lignage des Akagban (LAWSON) avait coutume d'apporter au roi de Glidji des défenses des éléphants qu'il abattait.

L'eau fait très souvent défaut et s'achète en fin de saison des pluies dans de nombreux villages. On doit, pour pallier son absence, recourir à des techniques variées allant du creusement de puits extrêmement profonds ou de la construction de citernes de villages ou familiales, à l'appel à des entreprises étrangères aux techniques très élaborées.

Cette zone a une densité moyenne de 120, remarquable pour l'Afrique Tropicale, supérieure à celle des deux autres "pôles démographiques" du Togo, le pays Moba et le pays Kabré, Elle dépasse en certains points 240 habitants.

A l'Est, les Ouatchi-Mina sont en relation essentiellement avec les Adja, les Ehoue, les Fon, les Kotafon, les Pla (Houla).

Du fait du tracé bizarre de la frontière, une partie des Mina se trouve en territoire dahoméen. C'est le cas notamment du village d'Agoué (1). Mais les communautés mina organiques sont peu nombreuses et peu vivantes à l'Est du Mono.

De même, si on trouve des Ouatchi à l'Est du Mono (1), il s'agit d'un groupe qui a connu un destin particulier. Ce sont les descendants de Togbe AKITI, qui peuplent aujourd'hui les villages de Come, Agotoume, Gbehoue-Ouatchi, Kovidji, Sehocondji, Oumako au Dahomey.

(1) Certains centres mina ont connu un déclin rapide après la répartition autoritaire entre le Togo et le Dahomey. C'est le cas d'Agoué "vieux comptoir français en voie de disparition par suite de la session au Togo en 1897 de tout son Hinterland comprenant ses seuls champs de culture". Archives du Sénégal. Cercle de Grand-Popo 1921.

Cette région est peuplée par des groupes très nombreux, distincts par l'histoire antérieure à leur arrivée dans cet interfluve, mais aujourd'hui communément marqués, quoiqu'à des degrés divers par la culture Adja-Fon et les conséquences de l'Administration Coloniale (1) et contemporaine.

Si cette uniformisation relative est importante dans certains domaines, il convient de la dépasser pour comprendre et tenter de résoudre les problèmes qui se posent à l'occasion de situations où réapparaissent sous une forme souvent aiguë des clivages que l'histoire avait apparemment colmatés..

Il est donc indispensable d'étudier ces populations non pas sous leur aspect arrêté, telles qu'elles se présenteraient à un regard soucieux de description pure, mais comme le résultat d'une histoire tourmentée dont le produit ne s'est qu'imparfaitement stabilisé, résolu en entités durables, ne s'exprimant pas en concepts fixés. La multiplication des conflits qui s'élèvent autour de l'attribution de la terre ou de la chefferie à tels groupes ou à tels individus par exemple, est liée à cette situation par la précarité de statuts qu'elle engendre.

L'histoire n'est donc pas mise en forme, en code, en charte. Belle au bois dormant passagèrement assoupie dans la torpeur de l'"ordre" colonial et post-colonial, elle brise son moule provisoire sous l'effet des stimulants véhiculés par l'intrusion de la modernité dans la vie des villages. Elle apparaît tantôt à visage découvert, tantôt masquée selon les intérêts et l'objectif des groupes qui la sollicitent ou qu'elle sollicite.

Ses agents principaux sont au nombre de trois, les Ouatchi arrivés du Nord de la zone de l'ancien "royaume" de Nuatja où ils avaient séjourné en venant d'un pays situé "loin à l'Est" d'une part ;

(1) Il semble cependant que la réaction à l'influence de la colonisation permette de différencier dans une certaine mesure ces sociétés des autres groupes togolais du fait que l'institution du cadre cantonal, propre au reste du Togo n'a pas réussi à s'instaurer ici.

les Guin et les Mina arrivés de la région côtière au delà de la Volta où ils s'étaient installés un ou deux siècles plus tôt d'autre part.

A côté de ces protagonistes majeurs associés, affrontés ou juxtaposés à eux à des moments, dans des lieux et dans les situations les plus divers, une infinité de groupes de toute taille et de toute structure : Adja, Fon, Peda, Pla, Adangbe, Shai, Nago etc. ...

On peut dire en gros que l'histoire de ces sociétés se ramène à la mise en échec par un lignage Guin, avec le concours passager d'éléments Mina et ((Brésiliens)) des Tougban qui avaient voulu se tailler un royaume en étendant la zone qu'ils contrôlaient vers la région occupée par les Ouatchi. Les rapports entre ces trois groupes étant étroitement liés à ceux que chacun d'eux entretenait ou cherchait à entretenir avec les marchands européens et brésiliens.

L'organisation politique traditionnelle de cette zone apparaît plus liée aux conséquences de cette histoire qu'aux caractéristiques culturelles initiales de ces groupes. Il en va de même pour l'articulation et l'importance respectives des facteurs politiques et religieux. Le cadre politique traditionnel est aujourd'hui constitué par une poussière de villages indépendants à chefferies sans pouvoir hiérarchisé. Ces "chefferies" étant elles-mêmes d'origine soit autochtone (groupe Guin surtout) soit de création européenne (groupe Ouatchi). En dehors des systèmes d'administration modernes, la seule autorité ayant existé au dessus de celle des chefs de villages a été aux mains des chefs des sociétés "vodu" dont les fondements traditionnels seulement par l'apparence, contredisaient les bases du pouvoir des chefs (1).

Nous avons tenté ailleurs (1) de montrer que cette situation pouvait en grande partie être mise en relation avec les caractéristiques particulières de la dynamique de peuplement de cette région. Le présent travail vise à enrichir cette analyse par une description relativement détaillée - tout en restant assez générale, de ce processus. Il s'agit du premier volet d'un essai de dialectique sociale que nos travaux en cours s'attacheront à reconstituer.

(1) A. OTHILY - "Sociologie dynamique et religion "traditionnelle" dans le Golfe du Bénin."

CHAPITRE I - CARACTERISTIQUES ACTUELLES DU PEUPLEMENT

1 - Ventilation quantitative

Les populations vivant en pays ouatchi et mina au Togo étaient au recensement de 1958 - 1960 de plus de 240 000 personnes (1).

On comptait alors au Togo environ 172 000 Ouatchi et 84 000 Mina. La presque totalité des Ouatchi (171 000) vivaient dans la Région Maritime. Des 84 000 Mina résidant au Togo, 78 000 habitaient cette même région, 6 000 le reste du pays.

Sur les 171 000 Ouatchi vivant dans la Région Maritime, un peu plus de 128 000 vivaient dans la circonscription d'Anécho, 4 000 environ dans la Circonscription de Lomé, environ 38 000 dans la circonscription de Tabligbo et moins de 1 000 dans la circonscription de Tsévié. La concentration des Ouatchi dans les limites que nous avons définies est nette, car sur les 4 000 qui vivent dans la circonscription de Lomé, 3 000 vivaient dans la commune de Lomé, c'est-à-dire dans la ville. Il s'agissait essentiellement d'éléments émigrés et y vivant des professions libérales commerciales ou artisanales.

Sur les 78 000 Mina qui vivaient dans la Région Maritime, plus de 46 000 vivaient dans la circonscription d'Anécho dont près de 8 000 dans la commune d'Anécho, c'est-à-dire en milieu ~~semi-urbain~~. Près de 30 000 dans la commune de Lomé proprement dite. Moins de 2 000 dans la circonscription de Tabligbo et moins de 2 000 dans la circonscription de Tsévié.

(1) Le recensement général de la population d'Avril-Mai 1970 indique que cette population s'est élevée depuis à 313 337 personnes. Mais seuls les chiffres globaux ont été diffusés à ce jour.

Ces chiffres montrent bien qu'en dépit des importants mouvements de déplacement vers l'extérieur qui caractérisent cette région (1) la plus grande partie de ceux que l'on appelle OUATCHI et MINA vivent dans l'interfluve ; sur 100 Ouatchi et Mina vivant au Togo, 84 vivent dans leur "pays". Par ailleurs, à l'intérieur de cette zone, ils l'emportent de façon écrasante sur les groupes appartenant à d'autres ethnies (Peda, Evhe, Anloa, Nago etc ...) qui ne représentent que 11 % de sa population(2).

Le second fait à relever est la disproportion numérique non seulement dans le Togo, mais surtout à l'intérieur de leur "pays" où les OUATCHI sont en nombre trois fois plus élevé que leurs compagnons : 166 000 contre 48 000 soit 3,46 contre un.

Inversement, en ce qui concerne la propension de chaque groupe à aller vivre de façon plus ou moins durable à l'extérieur de l'interfluve, de comparaison de deux chiffres pourra être éclairante : 4 % pour les OUATCHI, 43 % pour les MINA. Cet écart dans la tendance à émigrer pourra prendre tout son sens lorsque nous examinerons les caractéristiques socio-culturelles de ces deux groupes.

2 - L'évolution du cadre administratif

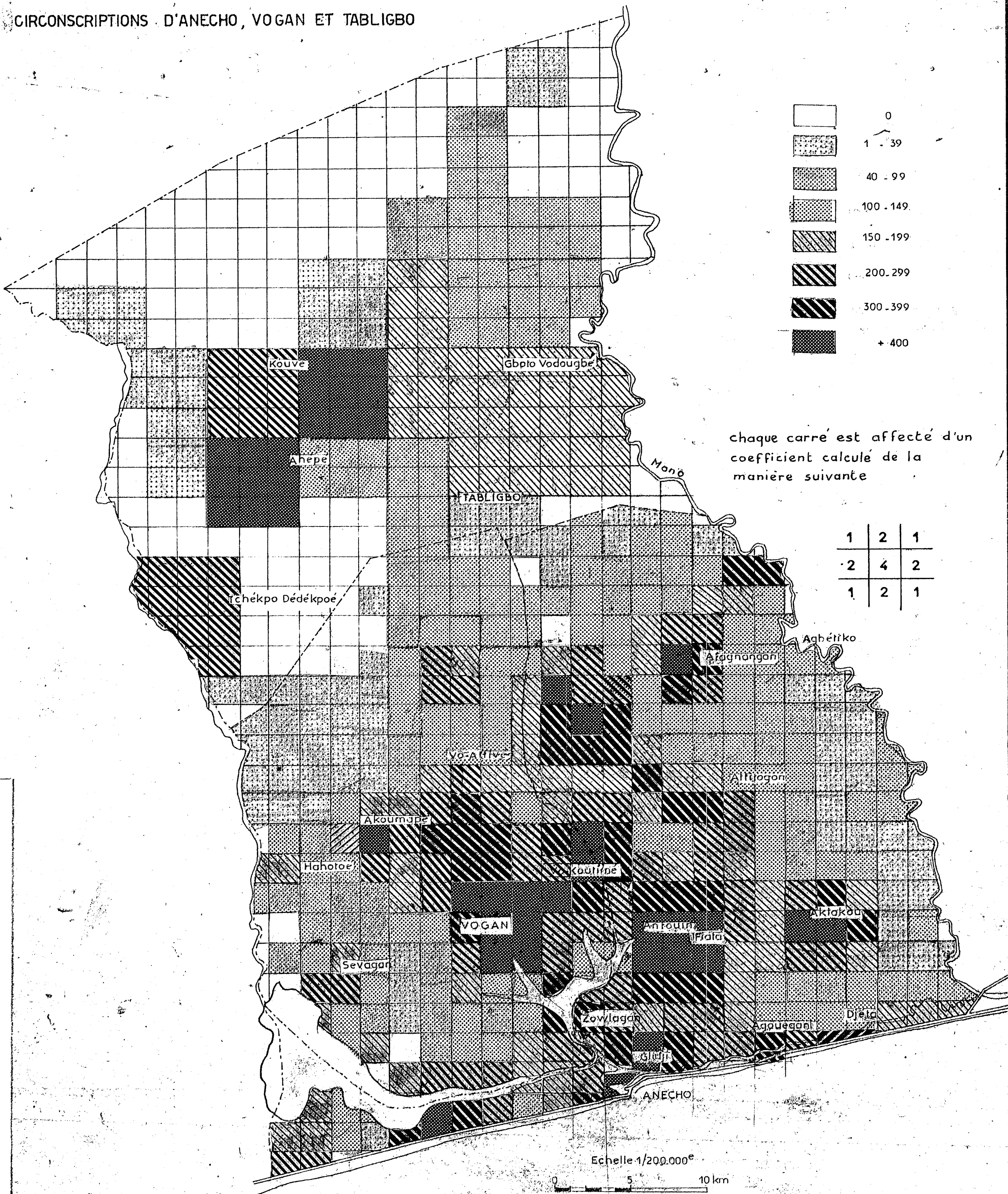
En 1969, les OUATCHI et MINA du TOGO vivaient dans trois circonscriptions : ANECHO, TABLIGBO, VOGAN. Les résultats du dernier recensement général de la population n'ayant été que partiellement publiés, nous ne pouvons donner que les effectifs globaux de ces circonscriptions, sans tenir compte de leur structure ethnique et sans pouvoir évidemment affirmer que les proportions de 1970 sont toujours valables.

(1) Cf. A. OTHILY - Djeta. Chapitre consacré à l'étude démographique de la communauté.

(2) Le type d'organisation de ces minoritaires sera étudié plus en détail en temps opportun.

DENSITE DE LA POPULATION

CIRCONSCRIPTIONS D'ANECHO, VOGAN ET TABLIGBO



La circonscription d'ANECHO comprenait 109 685 habitants, répartis entre 63 centres de peuplement; celle de TABLIGBO 71 803 répartis entre 39 centres; celle de VOGAN, 131 849 habitants regroupés en 34 agglomérations de taille et statuts divers.

Soit un total de 313 337 habitants, soit une progression de plus de 73 000 en 10 ans.

La situation administrative actuelle de cette région est le résultat d'une longue évolution. A l'époque allemande; ces trois circonscriptions ne formaient qu'un seul "cercle", le "Bezirksamtern" d'Anécho. La partie septentrionale du cercle, érigée en subdivision durant la période française, devint circonscription à part entière après l'indépendance (1). Plus récemment, la fraction occidentale de la nouvelle circonscription d'Anécho fut à son tour érigée en poste, puis en circonscription autonome, celle de Vogan qui est, comme nous l'avons vu, la plus peuplée des trois, d'une population à dominance Ouatchi.

3 - Les densités

Les zones de plus forte densité, à part le centre semi urbain d'Anécho, sont situées sur la ligne des principaux marchés : Vogan, Anfoquin et Tabligbo. Les carrés de densité correspondant à ces trois centres dépassent 300 habitants au Km².

Les zones de faible densité sont en rapport avec des phénomènes naturels : zones inondables, marécageuse. Elles sont généralement situées à la périphérie soit dans la zone lagunaire, située à l'Est d'Anécho soit dans la partie périodiquement inondée de la rive du Mono à l'Est ou de la vallée du Haho à l'Ouest, en de ça du bourrelet de berge, soit dans la région aux caractéristiques pédologiques particulières de la bande de la Lama. La plus vaste région de faible densité est constituée par la zone de forêt qui limite le pays au Nord.

(1) Il semble bien qu'il y ait eu des tentatives de la part des autorités coloniales pour créer des unités intermédiaires. C'est ainsi qu'il existe une carte du Cercle d'Anécho datée du 5/06/1928 dans laquelle ce cercle est divisé en cantons. Il est possible qu'il s'agisse d'un projet qui n'aurait pas été mis à exécution.

Les régions à peu près complètement vides (moins de 10 habitants au km²) sont assez rares; on n'en trouve que dans la région de la Lama (Est de Tchekpo et région de Kpoto). Les régions de moins de 40 habitants au km² se situent dans la région lagunaire à l'Est d'Anécho, zone riveraine du Mono et du Haho.

4 - La structure ethnique

Le centre du pays Mina-Guin se situe entre les lagunes de ZOWLA et d'ANFOUIN à l'Ouest, et la zone inondable du Mono à l'Est. Il ne dépasse guère au Nord une ligne située à 3 - 4 km au Nord d'Anfouin. Le long de la côte et de la lagune, il s'étend de PORTO-SEGURO jusqu'au delà de frontière du Dahomey où se trouve le village d'AGOUE qui a joué un rôle très important dans l'histoire des Mina et conserve des liens socio-culturels étroits avec les Mina du Togo, et une partie des habitants de villages à cheval sur la frontière nationale comme SEKO et DJETA qui possèdent au Dahomey une partie ou la totalité de leurs terres et y exercent une proportion notable de leurs activités agricoles, commerciales ou autres. Le long du Mono, on trouve de nombreux villages à chefferie "mina" comme : AGBETIKO, AVEVE, AKLAKOU (plus à l'intérieur), séparés par de nombreux villages peuplés généralement de gens venus de TADO. (Pla, Akowu, Tado, Adja, etc...).

Les villages Mina-Guin sont généralement de population composite. On y trouve généralement un groupe dominant GUIN entretenant des rapports de nature diverse - asymétrique ou plus ou moins conflictuels - avec d'autres groupes de taille et de structure variées.

Le reste de la région est essentiellement peuplé de OUATCHI qui, en outre, avec des statuts et selon des modalités d'occupation diverses s'infiltrant largement en pays Mina-Guin.

Les autres groupes vivant en pays Ouatchi-Mina (Guin) ne jouent, quant au nombre, qu'un rôle limité. Ils ne sont jamais, ou presque jamais, sauf cas particuliers - les occupants exclusifs ou majoritaires de villages.

Les ANLOA du Togo vivent le long de la lagune entre ANFOUIN et le lac TOGO.

Les villages PEDA sont surtout regroupés autour des centres à chefferie Guin de GLIDJI et ANFOUIN. Tous ces villages sont de population mixte. Dans un seul d'entre eux, PEDA KONOUJI, le groupe PEDA est largement majoritaire (90 % environ).

Les FGN, plus nombreux dans cette région que les PEDA, (5 000/7 000) se regroupaient le long du MONO où dans sept villages, en particulier à Aklakougan, quartier d'AKLAKOU, ils constituaient l'essentiel de la population.

On ne citerait que pour mémoire les autres groupes vivant dans cette région si les HAOUSSA et les NAGO, dont on trouve quelques éléments isolés dans de nombreux villages, n'exerçaient, par leur activité commerciale, un rôle relativement important dans l'économie de la région.

Proche de la zone EVHE proprement dite on trouve quelques Evhe dans un ou deux villages qu'ils occupent soit en partie, soit en totalité.

CHAPITRE II - LES CONDITIONS DU PEUPLEMENT

L'interfluve qui constitue le séjour des Ouatchi-Mina semble avoir joué un rôle particulier au cours des grands mouvements de populations qui animèrent l'Afrique Occidentale et peut-être l'ensemble du continent au 17^e et au début du 18^e siècles : il semble avoir servi de région refuge.

Cette région était vide et pratiquement relativement protégée des grands mouvements endogène et exogène qui affectaient à cette époque cette partie de l'Afrique de l'Ouest.

A - LE POINT D'ARRIVEE : UNE REGION VIDE

Presque toutes les traditions recueillies insistent sur le fait que la terre était inoccupée lors de l'arrivée des ancêtres fondateurs. Lors même qu'elles évoquent la présence d'occupants antérieurs, elles disposent d'artifices servant à la neutraliser. Elles procèdent par élimination physique ou symbolique du prédécesseur. Elimination physique, c'est le cas d'Adikwi à Glidji. Il fut mis à mort par les Tougban sous prétexte qu'il troublait la vie du village. D'ailleurs l'antériorité d'Adikwi sur la place n'était que récente étant donné qu'il était présenté comme originaire de Ouatchi-Kome, village situé de l'autre côté du Mono. Par ailleurs il était seul.

Lorsque l'occupant n'est pas mis à mort, il prend la fuite, comme Planu Djesi pêcheur Pla qui se trouvait à l'emplacement de Djeta lorsque les fondateurs, les Kumu, y arrivèrent. Dans ce cas, on insiste non seulement sur la faible antériorité de l'installation de cet occupant, mais également sur ses occupations qui en font un nomade dont la présence n'est qu'éphémère. Planu Djesi est présenté comme un itinérant, un piégeur de crabes qui vient périodiquement et s'abrite sous une hutte en roseaux. Son rattachement à un lieu proche, AGBANAKEN, qui est sa vraie base, est toujours mis en relief.

Outre cette élimination physique, la tradition dispose d'autres moyens pour neutraliser ces gêneurs. Dans certains cas ils sont présentés comme des êtres à la limite de l'humain, qu'il s'agisse de ces petits hommes rouges dont on n'a pas encore levé le mystère qui sont comme des espèces de lutins aux talons tournés vers l'avant, qui vivent dans la forêt, les "Agê" ou "Aziza", ou des "hommes à queue" que les fondateurs d'Afagnan prétendent avoir découverts à leur arrivée. C'est l'intervention des Afagnan qui transformera l'un de ces demi-hommes en homme (par ablation de son appendice et le mariage avec une femme du groupe).

Dans les cas où il n'est pas possible d'affirmer cette origine para-humaine de l'occupant antérieur, on cherche quand même à introduire une ambiguïté. C'est ce qui se passe dans le village d'Aveve, où les Tougban tentent de faire croire que les gens qu'ils trouvèrent à leur arrivée vivaient dans les arbres en insinuant que c'était leur mode naturel d'existence et ne reconnaissent que difficilement s'ils grimpaient dans les arbres c'était pour échapper aux bêtes.

Les rituels d'installation confirment cette idée ou cette prétention des nouveaux arrivants d'être les seuls, et les premiers. Ce rituel exprime une prise de contact, une offre d'alliance non pas avec d'autres groupes mais directement avec les puissances de la terre. On enterre un objet sacré, un dème, une épée ou un "Asin" (1), puis l'on attend un certain nombre de jours (2) pour voir si les génies du lieu acceptent ou rejettent cette offre d'alliance. En cas d'acceptation le groupe s'installe.

(1) Autel en fer sur lequel on verse le sang, l'huile rouge, la bouillie de maïs, offerts aux vodou.

(2) Sept ou un multiple de sept.

B - LES AGENTS DU PEUPLEMENT

1 - L'hétérogénéité des groupes convergents

On peut caractériser les migrations qui ont peuplé cet interfluve comme un afflux non réglé de groupes hétérogènes dans une région vide. Nous avons déjà examiné les hypothèses concernant la présence d'habitants antérieurs. Voyons maintenant rapidement les grands traits des nouveaux venus.

Tous (1) prétendent être venus initialement de l'Est après s'être arrêtés un temps plus ou moins long dans une région proche de celle qu'ils occupent aujourd'hui et qu'ils auraient quittée contre leur gré. Ces arrêts ayant eu lieu dans des lieux très divers font qu'ils semblent avoir convergé vers l'interfluve à partir de points très variés.

a/ des Guin -

L'ancien royaume Ga d'Akra, ayant été détruit dans le dernier tiers du 17ème siècle par les Akwamu à la suite de la volonté des Ga de monopoliser les avantages de la traite dont les tribus de l'intérieur voulaient elles aussi profiter, des TOUGBAN, frères du roi déchu entraînés dans leur fuite des NUGO, des DJOSSO, des ELA, qui appartenaient à la tribu Ga.

Certains de ces groupes possédaient avant la migration des caractéristiques socio-culturelles que la transplantation modifiera sans les supprimer. Elles joueront un rôle important dans le drame TOUGBAN. Le plus important de ces groupes et le seul pratiquement qui ait pu organiquement s'opposer aux TOUGBAN, est celui des ELA. Aussi n'est-il pas inutile de donner quelques indications rapides sur l'organisation de ce groupe.

Les Ela . Les Ela du Togo seraient (2) issus du peuple "La" ou Labadi du Ghana. Des Ga Boni qu'on dit venus par terre de

(1) Sauf les Mina (Ane)

(2) W. E. F. WARD (1936) p. 12 -

Affirmation contestée par d'autres historiens, comme A. Van DANTZIG.

la région de Bonny (sic) sur le delta du Niger en compagnie des Ga Masi se seraient d'abord installés sous une colline appelée Abcasso et sur les bords de la rivière ASAKI, dans la région de MAYERA à quelques kilomètres au Nord d'Accra. Ensuite, ils seraient redescendus vers le Sud pour fonder la ville de LABADI d'où ils tirent leur nom. Ils y créèrent cinq quartiers (1).

Les La firent partie du royaume d'Accra au moment de sa puissance mais leurs liens étaient très lâches. A diverses reprises, notamment au moment du déclin de ce royaume, ils entrèrent en conflit avec les Ga (2). Ils combattirent également contre d'autres cités ou groupes du royaume d'Accra; les Nungo, les Sê (Shai) ainsi que contre le peuple qui allait venir à bout du royaume d'Accra: les Akwamu (3).

"Au Togo, le clan des Ela est associé à certains lieux. Le quartier Ela d'Anécho, près du marché quotidien dénommé LEGBONNU : "place publique d'Ela" et au village de PORTO-SEGURU situé sur la côte à environ 30 km de Lomé, au Sud du Lac Togo. Porto-Seguro fut fondé en 1835 par un groupe de Guin chassés d'Anécho. C'est le lieu principal des cérémonies du clan à l'occasion des fêtes du nouvel an mina, (EPE-EKPE). Cette cérémonie se nomme EKPAN CHOCHU. Tous les Ela sont obligés pendant trois jours consécutifs, le mardi, le mercredi et le jeudi de porter des accoutrements de la plus grande étrangeté. C'est ainsi qu'ils se revêtent de vieux sacs, se couvrent la tête de chapeaux usagés et de feuilles, après s'être teint la figure de différentes couleurs. Ils s'arment d'autre part de bâton sculpté représentant des organes sexuels de l'homme et de la femme, parcourent en chantant les chansons les plus impolies les places publiques, puis finissent par se stabiliser pour mimer en commun tous les gestes de l'accouplement humains aux yeux des spectateurs qui applaudissent à grands cris".

(1) WARD, o.c. p. 15 et Reindorf, o.c., p. 33

(2) AGBANON, o.c., p. 12 -

(3) AGBANON, o.c., pp. 66 - 67 .

La divinité principale vénérée par le clan Ela est Togbe LAKPAN. C'est une des trois divinités que l'on trouve dans le sanctuaire guin de Glidji où toute la tribu se réunit à l'occasion du Epe Ekpe (généralement à la mi septembre) (1). L'importance du rôle religieux des Ela est ancienne et soulignée par les voyageurs du 17^e siècle décrivant les coutumes des divers sous groupes du royaume d'Accra (2).

Les membres de ce clan se reconnaissent à l'emploi de noms spécifiques. Ce sont pour les hommes : Adjete, Lassey, Doe, Dotê, Sewoa, Akovi ...

- pour les femmes : Adjete, Adjoko, Têlé, Têko, Anyele, Anyoko, Akole, Doe, Doko ...

Certains de ces prénoms sont devenus aujourd'hui des patronymes. Il existe ainsi des familles Lassey, Adjete ...

b/ des Adja.

Des ADJA vinrent directement à la suite du déclin de l'ancien royaume de Tado, sous les coups d'Abomey; d'autres arrivèrent plus récemment, soit à cause du développement de certains villages de la région et pour des raisons commerciales, soit à la suite d'alliances matrimoniales.

c/ des Peda

Des PEDA furent ramenés par les premiers rois de Glidji comme Foli Bôbe, Assiongbon Dandje, lors de sa désertion de l'Armée d'Agaja en ramena d'autres et leur nombre s'accrut avec la disparition du royaume Péda .

(1) Armattoo (Raphaël E. G.). "Epe Ekpe" (New Year Cult of the Glidji Ewe). Afr. Affairs, 50, 201, oct. 1951, 326 - et 331 et Georges Condominas, ((Au Togo : le jour de l'An Mina)) - ORSTOM-LOME- 1952.

(2) ISEAT "Voyages en Guinée p. 20" (Labodei) est particulièrement renommée à cause de ses fétiches ou divinités, qui sont en grande considération parmi les Akréens. Le prêtre de cette habitation de fétiches peut être regardé comme l'évêque ou le chef de tous les autres prêtres Akréens cf. aussi Manoukian, Akan and Ga-Adangbe, p. 95.

d/ des Fon

Certains éléments FON, lassés par les exigences militaires des rois dahoméens, franchirent le Mono et vinrent s'installer dans la région contrôlée par les rois TOUGBAN.

e/ des Yorouba

Des YOROUBA (appelés ici NAGO); attirés par les possibilités offertes par le commerce du silure noir vinrent s'installer dans les villages situés sur les bords du Mono auprès de la lagune (1).

f/ des Mina

Des piroguiers Fanti de la région du fort de Saint George d'El Mina, utilisés par les commerçants Européens et Brésiliens pour faire franchir la barre à leurs marchandises et leur personnel, s'installèrent sur la plage située devant GLIDJI, sous la protection et avec l'accord des guerriers TOUGBAN. Ils furent appelés MINA par les Européens à cause de leur lieu d'origine; ce qui provoqua l'extension de cette appellation aux GUIN voisins. Le village qu'ils fondèrent auprès des huttes que les pêcheurs PLA (HOULA) avaient édifiées à cet endroit fut appelé ANE HO (demeure des gens venus de l'Est). Ce fut après divers avatars historico-linguistiques, l'origine du nom de la ville d'ANECHO.

g/ des Anloa

Les Tougban entraînent également des gens qui appartenaient à d'autres groupes qui leur étaient plus ou moins associés comme les ANLOA de KETA, originaires de la région lagunaire située à l'est de l'embouchure de la Volta où ils s'étaient récemment installés après leur départ de la cité de Nuatja. Ils fondèrent des villages aux alentours de Glidji, la nouvelle capitale des princes Tougban.

(1) Le silure noir est ((tabou)) pour la région, tandis que les Yorouba et les Ga peuvent le consommer ce qui permet le commerce fructueux vers le Nigéria et le Ghana.

h/ des Adangbe

Des membres du groupe ADANGBE, plus ou moins apparentés aux GA, arrivèrent, soit en leur compagnie, à l'occasion d'une de leurs vagues migratrices, soit ultérieurement, à la suite de conflits les ayant opposés à d'autres groupes, de la région située à l'Est d'Accra.

Certains s'installèrent auprès des Guin et des Mina dans la région d'ANECHO, par ex à DEGBENOU, d'autres, pour des raisons de sécurité militaire ou "écologique", poursuivirent leur route vers l'intérieur du pays et fondèrent les villages de Esse Zogbedji-Nadjè, de Esse-Godjin et de Godjeme, en entretenant avec les autres groupes qu'ils venaient à affronter des rapports variables dans chaque cas.

i/ des Pla

Des Pla (Houla) se joignirent aux nouveaux venus bien que ceux-ci les aient repoussés à l'Est des terrains traditionnels de pêche qu'ils occupaient de façon intermittente avant leur venue. Il semble que des causes différentes aient déterminé ce retour, d'une part la pression croissante des troupes dahoméennes contre les Pla qui s'étaient alliés aux adversaires Peda d'Abomey, vaincus par celui-ci. Les méandres lagunaires devenaient un refuge de plus en plus précaire pour les Pla à mesure que les Dahoméens et leurs alliés se familiarisaient avec ce milieu qu'ils ignoraient et redoutaient d'abord. Par ailleurs, se rapprocher des Guin était le moyen pour les Pla de poursuivre à la fois leurs activités traditionnelles de pêcheurs et de salins, et de tirer profit des nouvelles sources de revenus liées à la traite, commerce dans lequel Grand-Popo, capitale commerciale des Pla et Anécho, centre de la traite du pays Guin, aussi bien que Glidji, capitale politique du royaume Guin, jouaient des rôles largement complémentaires.

j/ des Ouatchi

Le groupe numériquement le plus important, les Ouatchi aurait participé à la grande migration ADJA-FON avec les autres branches de ce rameau.

Venus de Nuatja, ils s'installèrent généralement au Nord des groupes dont nous venons de parler, dans les sites d'où naquirent les villages d'Akoumape, Tchekpo, Vogan, Afagnan, Attitogon, etc ...

Bien que ces groupes aient possédé un certain nombre de caractéristiques communes qui ont pu conduire quelques auteurs à les considérer comme des rameaux détachés à des moments et dans des circonstances différentes d'un même ensemble plus vaste, l'ancien Empire de Bénin, il ne semble pas qu'il faille considérer cette hypothèse sans quelque prudence. En tout cas, les fragments de tradition orale que nous avons recueillis montrent bien qu'au moment de leur installation, ces groupes se considéraient comme étrangers les uns aux autres.

2 - L'hypothèse d'une origine commune de ces groupes :

1 - Les hypothèses.

Ces hypothèses ont été formulées à une époque où la recherche historique africaine était encore largement embryonnaire. Leur valeur est de constituer des stimulants, des incitations à aller au delà de ce qui apparaît à la fois trop séduisant et contredit par des données plus terre-à-terre. De telles hypothèses ont eu des défenseurs illustres. Nous contenterons de citer un peu longuement Aimé DAROT, qui, dès les années 40 avec un esprit de synthèse et peut-être une touche d'humour bien personnelles, réunit les données alors existantes (1).

"Avant tout, il faut se reporter à l'ancien empire du Bénin dont la capitale fut l'actuelle Bénin-City. Abéokuta fut la capitale politique du royaume d'Oyo dont la ville religieuse était Ifé. C'est de cette dernière région riveraine de l'Ogou que seraient parties les migrations vers l'Ouest."

Nous n'avons aucune donnée historique certaine sur les dates de ces exodes et sur leurs causes. Cette absence est imputable au défaut de littérature écrite dans les civilisations africaines.

Aussi faut-il demander secours à d'autres données que l'écriture.

(1) Notamment Carl Reindorf déjà cité.

Ces causes sont inconnues. On peut supposer un désaccord entre l'empereur du Bénin et quelques-uns de ses royaumes vassaux ou bien une conjoncture économique quelconque a-t-elle rendu nécessaire un exode éclatant d'une démographie trop dense ? (Sic).

A notre connaissance, hors des correspondances linguistiques et ethnologiques, nous n'avons que deux critères : l'archéologie et la tradition historique.

En effet, nous avons un fait archéologique : la découverte du "scribe" ou "statue assise" du Tadam Nigéma (?). Cette pièce en cuivre rouge est datée par Mrs. Eva MEYEROWITZ de 1500 ans après Jésus-Christ. Mais il y a 60 ou 70 ans des statues humaines de ce type furent découvertes dans des tombes sacrées du Togo et du Nigéria, à Notje (Nuatja) et Amedjope pour le premier, et à Oyo et Ifé en Nigéria, (cf. G.W.A., plate I, p. 16 et p. 67.).

L'autre critère réside dans le fait que l'investiture fut toujours donnée par l'empereur du Bénin aux chefs ewe, guin (Mina) et dahoméens. Autrefois, lors du couronnement du chef, un messager allait demander ce "satisfecit" à la capitale du Bénin. Ainsi les territoires de l'Ouest montraient-ils leur allégeance à ce royaume historique (1).

(1) "Of much later times there is an account of Mr. F. Homer, a Danish resident merchant of Christianborg during the middle of the last century (1735 - 1743), confirming the above statements about the Kingdom of Guinea. He says that the Gold Coast was a part of the Western division of the great empire of the Emperor of Benin, which extended from Benin to river Gambia, and that it was governed by kings appointed by the Emperor ... The ensigns of the Kings of Accra were as these in use of Benin; and most of their religious ceremonies, e.g. killing the sacrificial animals, with sharp stones instead of knives, in order to avoid animal being defiled, were also in use at Akra. - C. REINDORF, o.c. p. 3. - Cité par Aimé DAROT - Le Togo et son peuplement - in Documents sur le Sud-Togo - ORSTOM - LOME - 1968 - p. 5.

Quel fut le processus de cette migration ? Elle a dû s'accomplir par vagues successives et probablement assez éloignées. En effet, il fallait attendre la fixation d'une première vague pour que les parents ou alliés puissent procéder eux aussi à des installations avoisinantes. C'est d'ailleurs le rythme habituel de la migration africaine par vagues.

Et là, nous touchons au point crucial : il serait sot de ne parler que d'une migration éwé. L'ensemble ne peut que s'appeler migration ouest-nigérienne ou migration cis-nigérienne.

En effet, le point de départ en est l'Ouest de la Boucle du Niger, avant le delta. Notons aussi que l'établissement du Bénin n'est autre qu'un stade de l'ancienne migration africaine toujours venue de l'Est. Ce fut une zone de peuplement intense.

Mais qu'étaient ces populations ? Malheureusement nous ne connaissons pas leur nom ancien. Aujourd'hui nous n'avons que des noms multiples. Cet exode fut considérable, car les populations qui s'en réclament sont les Gan, les Fanti, les Ashanti de Gold Coast et les Ewé et les Fon du Togo et du Dahomey. Nous ne parlons pas des Yorouba qui habitent encore la région d'Abeokuta et essaient continuellement en direction de l'Ouest" (1).

2 . - Leur critique .

Le seul fait certain est de nature linguistique : l'appartenance de ces populations au groupe Kwa et pour la plupart d'entre elles au sous-groupe Adja-Tado.

Ces groupes appartiennent à une même communauté linguistique : l'ensemble des langues Kwa (2), groupe de langues parlées "depuis le Libéria jusqu'à l'embouchure du Niger (3).

(1) Aimé DAROT, o.c. p.

(2) Greenberg

(3) R. CORNEVIN, Histoire de l'Afrique, p. 268.

Au sein de cet ensemble, nous distinguerons :

Celles appartenant au sous-groupe Akan. Elles sont ici représentées par le dialecte Kpesi, parent du Twi (1). Celles appartenant au sous-groupe Ga-Adangbe :

Le Ga parlé par les populations d'OSU et TESHI est utilisé par les populations côtières du Ghana depuis la rivière Densu à l'Est d'Accra jusqu'à la ville de Tema à l'Ouest. Elle comporte des dialectes comme le Teshi-Nungwa et l'Osu, à côté de la forme "pure" utilisée à Accra.

L'Adangbe est parlé à l'Est de la région et de parler Ga jusqu'à la Volta. Il est utilisé non seulement sur la côte, mais à l'intérieur entre le cours inférieur de ce fleuve et la chaîne de l'Akwapim. Il a comme dialectes le Kpunc, le Ningo (2), le Prempram, l'Osudoku, le Shai, le Krobo et l'Ada.

A l'intérieur de chaque langue les dialectes sont très proches, les uns des autres, compte tenu de légères différences d'emploi et de prononciation. L'intercompréhension est aisée.

Celles appartenant au sous-groupe Adja-Evhe (Mina ou Gengbe utilisé par les Tougban et l'la du groupe Guin; Evhegbe utilisé par les Evhe; Fongbe par les Fon; Ouatchigbe par les Ouatchi; l'Adja).

Les anciens auteurs tendaient à attribuer à l'Evhegbe une place dominante, le considérant comme la source d'où seraient issus les autres par du groupe Adja-evhé qui ne seraient en somme que des dialectes de cette "langue-mère".

(1) Madeline MANDUKIAN - Akan and Ga-Adangbe Peoples - London International African Institute - 2^e édition (non revue) 1964 (1^{ère} éd. 1950).

(2) ISERT - o.c. p.24 "La langue des Ningo a quelque différence de celle des Akréens. Ils se nomment Adampes, et leur langue, l'adampique; cette langue adampique est un mélange de celle des Assianthéens, Krépéens et Akréens".

Cette hypothèse a été contestée par les auteurs plus récents (Darot, Bertho, Cornevin, Johnson) et l'on tend plutôt à voir dans l'Adja "la langue mère de tous les dialectes parlés sur la côte entre la Volta et l'Ouémé (à l'exception des idiomes Yorouba)" (1).

L'Adja est parlé à l'Est de Nuatja, dans la région de Tado Tohoun.

CONCLUSION :

Nous ne nous attarderons pas à ce débat. Non tant parce que sa poursuite supposerait l'existence d'informations qui pour l'essentiel font malheureusement défaut pour cette région de l'Ouest Africain, mais parce qu'elle nous semble s'écarter du droit fil de notre cheminement.

Ce qui nous semble essentiel, c'est d'une part les réactions que les nouveaux venus pouvaient espérer des voisins immédiats de cette zone, d'autre part les sentiments réciproques des réfugiés les uns à l'égard des autres aussi bien au niveau des groupes particuliers qu'au plan des relations entre les grandes unités de migrations. En somme, l'unité ou la différence vécue.

Nous serons ainsi amenés à étudier d'une part la situation des Etats ou groupements de nature diverse qui entouraient cette zone durant cette période, d'autre part les différents facteurs ayant posé à un moment quelconque de la migration sur les motivations, l'organisation et les rapports de force entre les groupes aux divers niveaux où il est possible de les appréhender.

(1) J. Bertho ((Races et Langues du Bas-Dahoméy et du Bas-Togo)) , BIFAN, XII, 1951.

et ((Le Gbadou chez les Adja du Togo et du Dahomey)) . - 1ère Conf. Afric. Ouest - C.R.2 - 1951.

C - DES VOISINS SANS VOLONTE OU SANS POSSIBILITE
DE CONTROLER CETTE REGION

1 - Au Nord-Est le royaume Adja déjà sur son déclin ne peut guère exercer de contrôle sur cette région.

Il semble que ce déclin soit dû à un complexe de causes que l'historien Nigérian AKINDJOGBIN a systématisé d'une façon peut-être trop rigoureuse (1) : la non-mutation du système politique Adja devant le défi lancé par une conjoncture nouvelle, une certaine carence à innover.

Nous essaierons de retracer les causes ou les phases de ce déclin en nous situant à un niveau beaucoup plus modeste, en nous inspirant essentiellement des données recueillies au cours de ses enquêtes en pays ADJA par le Père Roberto PAZZI en 1971.

Les travaux de PAZZI confirment bien la volonté de maintenir le mode de vie traditionnel : "cette population d'agriculteurs ne se préoccupait que de mener sa vie comme dans les siècles de l'époque ancienne. Les Anyigba-Fyo se succédaient l'un l'autre, et ainsi était assurée la fécondité de la terre par les pluies du ciel. Tout ce système socio-religieux tenait contre l'usure des siècles et on ne se souvient pas d'avoir eu, tout au long de cette période des rois qui voulaient sortir de cette ornière" (2).

Cependant tout en se maintenant au niveau de la description, PAZZI permet de dégager les facteurs essentiels du déclin du royaume ADJA de TADO. Ce furent essentiellement l'extension de l'espace social et géographique qu'avaient désormais à contrôler les Anyigba-Fyo et l'indétermination des instruments dont ils disposaient.

(1) A. AKINDJOGBIN - Dahomey and his neighbours, 1708 - 1818.
London Cambridge University Press - 1967.

(2) R. PAZZI - Notes d'Histoire des peuples ADJA, EWE, GUIN-MINA, p. 11

Le premier de ces facteurs fut l'accroissement démographique résultant à la fois de l'augmentation naturelle de la population et des apports extérieurs de populations différentes qu'il fallait trouver le moyen d'intégrer sans casser le système existant qu'on tenait à maintenir (1).

La tendance à la dissidence des quartiers nouvellement installés et peuplés de groupes sans lien ou faiblement rattachés aux précédents occupants s'éclaire si on la compare à la situation des communautés Ouatchi Mina Guin actuel dont la cohésion repose sur un système socio-religieux largement inspiré de l'exemple Adja de TADO. Dans les villages de cette région une hiérarchie de symboles religieux visibles et très agissant balise les divers niveaux de l'organisation sociale : "fan-legba" au niveau individuel, "Afeli" au niveau du groupe familial, "Kome-legba" au niveau des quartiers, "du-legba" pour l'ensemble de la communauté villageoise. L'agent de dissociation apparaît essentiellement au niveau des quartiers. C'est par l'érection d'un "kome-legba" que les habitants d'un quartier manifestent leur mécontentement vis-à-vis de la direction du village et revendiquent le droit de gérer eux-mêmes tout ou partie de leurs affaires. Il est certain que les circonstances de la vie politique du royaume de Tado des XVI^e et XVII^e siècles ne pouvaient que renforcer ces tendances à la divergence.

Les répercussions politiques de cet état de choses apparaissent nettement dans la description de PAZZI, même s'il n'en fait pas une analyse spécifique :

"l'accroissement de la population augmentait naturellement l'importance et pouvoir de la royauté. De plus en plus l'Anyigba-Fyo était vénéré comme un être divin, ayant pouvoir de vie et de morts sur tous sujets, et sa renommée s'étendait au loin. Le trône était toujours ainsi plus ambitionné, et les jalousies devinrent tellement violentes, que, pour y échapper, les rois préféraient habiter à la campagne (2) et ne rentrer à la ville que pour des circonstances particulières. Ils savaient alors bien organiser leur corps de garde, et cela ne faisait qu'accroître leur prestige. Cette protection de la personne du roi n'était pas assurée par ses sujets, mais par des mercenaires étrangers, comme des NAGO de KETU".

(1) "le dessin des remparts sur le terrain révèle qu'à une enceinte primitive encerclant la ville ont été ajoutés par la suite des aires annexes, signe d'un accroissement démographique, qui obligea à inclure de nouveaux quartiers à des époques successives", R. PAZZI o.c. p. 11.

(2) Dans des fermes fortifiées dont on retrouve encore les traces. Chaque nouveau roi détruisait la ferme occupée par son prédécesseur.

Cette situation accroîtra la séparation entre les anciens Anyigba-Fyo devenus rois de fait et leurs sujets hétérogènes et les tensions ne feront que s'accroître.

Le manque d'imagination apparu au niveau politique se manifeste dans d'autres domaines. Avec le développement de la traite de nouvelles sources de revenus apparaissent qui auraient pu rénover le système économique traditionnel fondé quasi exclusivement sur une agriculture peu progressive, en redistribuant dans l'économie du royaume les bénéfices obtenus sur la piste commerciale du "Mono", à Xevê, ce qui permettait de profiter des échanges qui se pratiquaient entre les ports négriers de la côte (Grand-Popo) et les marchés d'esclaves de l'intérieur comme KPESE. Or il semble que les Anyigba-Fyo consacrent les profits ainsi obtenus aux seules dépenses de leur cour, de leur clientèle.

Les difficultés et les contradictions du système, sa répugnance à l'innovation adaptatrice aboutirent à des conséquences qui consacrèrent la fin de TADO comme royaume.

On observa d'abord une répugnance de plus en plus grande des candidats à accepter le trône. C'est ainsi que le successeur d'AJA-KPEGBLE (celui qui établit la première barrière douanière sur le circuit de la traite, (AJA - TOSUGBE "le peuple est tombé d'accord" dut être contraint physiquement à accepter cette charge. Et il n'y consentit qu'à la condition de pouvoir s'établir à la douane de XEVE où il pouvait contrôler directement la perception des droits sur les échanges.

Cette solution précaire n'arrêta pas la dégradation de la situation. Devant un état de choses qu'ils ne contrôlaient plus avec les outils institutionnels dont ils disposaient et auxquels on les contraignait cependant de faire front, les rois de TADO se réfugièrent d'abord dans la violence, puis dans la fuite (1).

Une autre conséquence plus grave encore fut le départ de groupes de plus en plus nombreux des habitants de Tado :

- Les AWANU, après un conflit avec le roi quittèrent son service du roi de TADO pour se réfugier auprès des gens de DAXE, d'origine également ADJA.

- au début du XVIII^e siècle, un chasseur ZONU (objet de feu), ne pouvant supporter le climat qui régnait dans l'enceinte fortifiée de TADO, porta sa demeure aux portes du royaume FON, confiant en sa puissance magique pour rendre son village invisible à leurs attaques. La tradition dit qu'en effet, le village, entouré d'une double haie de cactus, demeura secret pendant deux siècles ; et quand finalement les FON le découvrirent, il fit avec eux une alliance et changea son nom en AJAHOME.

2- Les FON sont occupés à conquérir les populations voisines d'Abomey et pour des raisons religieuses semblent peu soucieux de franchir le Mono et la lagune à cette latitude.

(1) Le roi suivant est resté fameux pour sa cruauté dans l'exercice de son pouvoir capital ; on l'appela Kpodyen (panthère rouge). La tension dans la ville ne fit qu'augmenter, et l'Anyigba-Fyo ne voyait d'autre possibilité d'y tenir tête que par la terreur des condamnations à mort de son tribunal d'"Adomè". A sa mort, les SIKO (sa garde prétorienne) s'acquittèrent pour la dernière fois de leur devoir de veiller à l'élection du successeur... Mais la difficulté fut tellement grave qu'ils se déterminèrent à abandonner désormais la ville à son destin... Le nouveau roi prit le nom d'Ajamavo (les Aja n'auront pas de fin) et s'en alla habiter dans la brousse à Gbogbo...

Ajamavo fut le dernier d'une longue succession de rois qui assurèrent l'unité du peuple Aja dans l'enceinte de TADO, en ces siècles de contrainte liée à la menace constante d'une invasion des FON.

3 - L'ancien royaume Pla (1) de Jeken (Jaquin) s'il ne dépendait de Tado que rituellement (les chefs Pla devant se faire intrôniser à Tado) n'avait échappé à l'emprise d'ALLADA que par l'éclatement en petites chefferies qui ne préservaient leur indépendance que grâce à leur habitat lagunaire associé à leur maîtrise du milieu. Leur puissance défensive était de par les conditions techniques et idéologiques des guerres d'alors - maximale, leur puissance d'attaque, très faible.

Branche de l'ensemble Adja, des groupes de guerriers auraient quitté Tado aux XV^e - XVI^e siècles pour se diriger vers le Sud. Il est possible que d'autres groupes se soient arrêtés à Faraxwe (Plaxwe) = (maison des Pla) 45 km du Sud-Ouest d'Abomey, 12 km du Mono. D'autres se dirigèrent vers la rive occidentale du Lac Ahémé où ils apprirent l'art de la pêche. (Ahémé = dans la détresse). Ils se séparèrent ensuite. Les uns y demeurant, les autres descendant vers la côte où ils établirent des points de pêche saisonniers tout au long de la plage depuis la lagune de KETA jusqu'au lac NOKOUE. Ils entrèrent alors en contact avec les Portugais qui les auraient appelés "Popo" (pêcheur en portugais). Certains des points de pêche ainsi établis devinrent ultérieurement des centres commerciaux importants; tels PLAGAN (Grand-Popo), Plaviho (qui devint plus tard ANECHO après l'arrivée des GUIN puis des FANTI), APLAWU (les Pla sont forts) devenu la ville actuelle d'AFLAO, mitoyenne de LOME et JEKEN (JAQUIN) qui se réfèrent à une des activités principales des PLA, la collecte du sel (Eje).

Il semble que JEKEN ait été un centre très important de la société PLA (2). Mais pour des raisons mal connues - peut-être en rapport avec l'arrivée des GUIN de l'Ouest, on assiste au XVII^e siècle à un déplacement du centre de la société PLA vers l'Ouest. En effet, sous la

(1) On a souvent désigné sous l'appellation commune de "Popo", soit les deux ensembles Hweda et Hula, soit les trois groupes Hweda, Hula et Mina. C'est ainsi que les deux centres principaux des Hula et des Mina ont été respectivement désignés sous le nom de Grand et Petit Popo. Il semble qu'il faille réserver le terme de Popo aux Hula et que son extension a été liée à la constatation par les premiers voyageurs européens d'une certaine prédominance du roi de Grand Popo sur les Mina (Guin) et les Hweda installés à proximité.

(2) H. LABOURET et P. RIVET - Le royaume d'Arda et son évangélisation au XVI^e siècle. - pp. 5, 8, 9, 12, 22.

P. VERGER - Notes sur les cultes des Orisa et des Vodoun ...

conduite de AMETO-AWUSA, ils traversèrent le MONO pour aller fonder ADAME. Mais à cause des inondations qui dévastent périodiquement le village, ils préférèrent s'installer plus en aval, à AGBANAKEN. Ce sera là le point ultime la reconquête de leurs positions occidentales puisque les AVHE s'installeront définitivement à APLAWU et les GUIN et les MINA à APLAVI-HO (ANECHO).

La présence de ces voisins entreprenants et militairement agressifs contraindra les Pla à s'organiser sur le plan politique et militaire pour défendre leurs droits de pêche. Mais en dépit des efforts d'AMETO AWUSA, fondateur du royaume d'AGBANAKEN, leurs forces resteront inférieures à celles des rois de GLIDJI et d'ABOMEY qui les refouleront finalement dans la région lagunaire où leur maîtrise des méandres lagunaires constituera souvent leur meilleure arme. Au point que même au sommet de sa puissance ABOMEY ne parvint jamais à les réduire.

A PLAGAN (GRAND POPO) grand marché du pays Pla aboutissait la piste commerciale du Mono (KPESI - ATAKPAME - SAGADA - PLAGAN) où les AGUDA (Portugais et autres commerçants blancs) trouvaient des esclaves contre des fusils, des biscuits et des pagnes. En effet, à la suite de l'insécurité due à la guerre d'Agadja contre Wida, les traitants Danois, Français, Anglais et Portugais installèrent des comptoirs secondaires à Grand Popo (Keta, Jekin). (1). Par la suite et une fois la sécurité revenue, les échanges se développèrent entre Grand Popo et Wida ainsi qu'avec Petit Popo et Glidji. Wida étant redevenue le centre du commerce lagunaire. Grand Popo grâce à sa position, avait échappé à l'emprise d'Abomey vers 1870; les maisons françaises et allemandes furent enclines à y ouvrir des comptoirs pour échapper à la politique de taxation pratiquée par l'administration anglaise de Lagos et du Gold-Coast (2).

(1) - C. W. NEWBURY, The Western Slave coast and its rulers - p. 23

(2) - C. W. NEWBURY, o. c. p. 90

- Le royaume d'Allada est en déclin - La capitale sera pillée vers 1680 par des troupes venues du Nord (1) l'année même où une vague importante de Guin, sous le commandement du chef Tougban ASHANGMO, neveu de OKOI KOI (KANKUE le grand) se dirige vers Glidji après avoir tenté vainement de reconquérir le royaume d'ACCRA sur les AKWAMOU. Quelque temps après c'est à ces nouveaux venus que le roi d'ALLADA devra faire appel pour mater son dépendant, le chef d'OFFRA dont la révolte l'aurait coupé de son seul débouché sur l'océan c'est-à-dire des contacts avec les négriers Européens. Le répit ne sera guère long pour le souverain d'Allada. En 1724 il sera vaincu par les troupes d'ACADJA TRUDO, roi d'ABOMEY et son royaume cessera d'exister.

Cette zone présente ainsi tous les caractères d'une zone refuge. De toute façon, les voisins n'auraient rien eu à y prendre puisqu'elle ne contenait rien ou presque.

(1) H. LABOURET et P. RIVET.

D - LE PROCESSUS DU PEUPLEMENT :

POINTS COMMUNS ET VARIANTES SIGNIFICATIVES

Dans la plupart des cas, la fuite du milieu d'origine est présentée comme le seul moyen qu'avait le groupe détaché d'échapper à une destruction physique et culturelle.

Pour les Guin, il s'agissait de tenter de recréer ailleurs un royaume Ga après la destruction de celui d'Accra, le suicide de leur roi et l'assujettissement de ce qui restait de leur peuple aux Akwamu. L'objectif des Ouatchi était d'échapper à la "folie" du roi Agokoli qui voulait sans que l'on en saisisse très bien la raison, détruire le peuple. Les gens venus de la rive orientale du Mono fuyaient parce qu'ils risquaient soit d'être les victimes de sacrifices offerts par les rois d'Abomey à l'occasion des "coutumes" ancestrales, soit d'être vendus comme esclaves aux négriers. Le même sort attendait les guerriers Peda qui n'auraient pas échappé à la poursuite des troupes d'ACADJA.

On constate dans tous les cas que le choix n'était pas laissé aux fuyards. Il fallait partir ou mourir.

Ce qu'il faut constater, c'est qu'à chaque fois c'est au niveau le plus global, au niveau de la société, du peuple tout entier et non pas au niveau du lignage ou du clan, qu'intervient la rupture.

Les causes ayant provoqué le départ du lieu d'origine : sont toujours des causes de nature politique et militaire. Les facteurs d'ordre sociologique (dispute, meurtre, adultère) n'interviennent qu'à titre secondaire soit pour spécifier les histoires particulières, soit surtout pour expliquer le deuxième temps des migrations, celles qui ont eu lieu une fois le groupe parvenu dans cette région et qui ont conduit à son étalement.

Les causes de nature sociologique interviennent dans le deuxième temps du peuplement, dans la répartition de groupes sur la terre d'accueil. La distribution des villages en pays Ouatchi apparaît comme la transposition sur le terrain d'une série cumulative de querelles familiales,

intervenant à divers niveaux de l'organisation sociale. On pourrait parler d'un peuplement en bouquet gigogne, chaque groupe éclatant peu de temps après son installation dans des directions diverses; cette pause étant elle-même très rapidement suivie d'un nouvel éclatement. Dans ces cas que concerne la répartition des groupes à l'intérieur de l'interfluve les relations entre les divers groupes étaient maintenues au moins au départ dans la mesure où le village d'origine était pour un temps celui où l'on continuait à enterrer les morts (1).

Les causes d'ordre démographique ou économique ne sont pas absentes. Mais il est difficile de les dissocier des causes de caractère politique. Par exemple les actes de cruauté d'Agokoli peuvent recevoir plusieurs interprétations. Certaines traditions les attribuent à la conscience de ne pouvoir subvenir aux besoins d'une population devenue trop nombreuse. C'est ainsi que pour certains auteurs le départ des Ouatchi aurait été provoqué par une disette. Mais d'autres traditions de villages ouatchi tendraient à faire ressortir que c'est l'impossibilité de contrôler politiquement un ensemble dont le nombre et surtout l'hétérogénéité s'étaient accrus qui a entraîné la dispersion de Nuatja.

Aux causes directes et immédiates comme une défaite militaire il faut ajouter des raisons d'ordre plus profond. La victoire des Akwamu sur les Ga était due pour une grande partie au refus des chefs d'admettre une autorité supérieure. Cette tendance profonde s'exprime à maintes reprises dans les traditions soit au point de départ de la migration (Propos des chefs Ga après le suicide de leur Roi) (2) qu'à son point d'aboutissement (refus des fondateurs des villages de s'installer à portée d'audition des tam-tam d'un autre village déjà installé (3).

(1) a/ Anonyme - Histoire de VOGAN; b/Mme LE COCQ-LITOUX : FIATA.

(2) C. C. REINDORF - o. c. p.

(3) A. UTHILY - Djeta, village mina ..., p.

Cette préférence montrée par ces dirigeants, pour des structures politiques lâches, contraignait, en cas de danger menaçant l'ensemble de la collectivité, à recourir à des méthodes extrêmement violentes pour tenter de rompre la propension à la divergence. Les échecs de cette tentative renforçaient la répugnance des groupes élémentaires à tout pouvoir fort, amplifiant la tendance à la segmentation. Dans bien de cas, s'éligner devenait l'unique solution. Les exemples de OKAI KOI dernier roi d'Accra et d'Agokoli dernier roi de Nuatja avant la dispersion pourraient être interprétés en ce sens.

Pour certains groupes toutefois les causes d'ordre économique sont dominantes. L'installation des piroguiers Fanti sur la plage de Glidji fut dictée par la perspective d'exploiter les possibilités commerciales d'un emplacement situé à mi-chemin entre la région d'Elmina et celle de Badagri.

L'exemple des "Ané" permet de distinguer deux moments : l'un où les facteurs de sécurité ont été déterminants pour le choix du point d'implantation, l'autre où ce facteur a été subordonné à d'autres éléments par exemple la valeur commerciale du site.

Le souci de sécurité ne s'exerçait pas uniquement à l'encontre des hommes mais également à l'égard des phénomènes naturels. Il arrivait d'ailleurs qu'il y eut conflit entre deux impératifs. Un emplacement qui mettait le groupe à l'abri de ses poursuivants pouvait par sa nature provoquer la perte de ceux qui s'y étaient réfugiés. C'est ainsi que des groupes SHAI qui avaient trouvé refuge au bord du Mono durant revendre vers l'Ouest à la suite de noyades causées par les inondations. Un autre groupe refusera de s'installer au bord de la lagune d'Anécho parce que, venant de l'intérieur, ses enfants ne savent pas nager.

Ce dernier exemple montre que dans le choix d'un lieu d'installation la considération des facteurs naturels est fortement tempérée par les caractéristiques du groupe. C'est en fonction de ses aptitudes propres, de ses spécialisations techniques, de sa vocation acquise, que le groupe décidera de s'installer à tel ou tel endroit. Ce qui est bon pour les Fanti hardis piroguiers ne vaut rien pour les Shai et les Fon peu familiarisés avec l'élément liquide.

Dans certains cas la prédominance des facteurs culturels sera extrêmement marquée. Certains groupes ouatchi, bien qu'ayant souffert antérieurement du manque d'eau, s'installeront dans un endroit où elle fait défaut, refusent plus tard de le quitter pour un point mieux arrosé, parce que c'est ainsi qu'on a décidé leur divinité lignagère. D'autres groupes ouatchi se sont arrêtés quelque part parce qu'un animal surnaturel qui les précédait leur avait indiqué que c'était là qu'il fallait se fixer en grimpant dans un arbre et en disparaissant.

Les conditions de la séparation d'avec le milieu originel entraînent une conséquence très importante, la difficulté voire l'impossibilité de conserver des relations avec ce point de départ. Les seules relations possibles sont de nature mythique.

Cette rupture était forcée lorsque le départ ayant eu lieu à la suite d'une défaite ce groupe originel aurait été réduit en sujétion. Il y avait alors une tendance à reconstituer au point d'arrivée les conditions de vie sociale et politique qui existaient avant la migration. Cette répétition s'opérait à un niveau inférieur.

L'existence des modèles d'organisation politique relativement unifiée au point d'origine permettait au groupe qui était issu de réduire les risques d'éclatement en chaîne. C'était le cas des Guin avec leur FIO. Au contraire il semble que l'absence d'un modèle semblable ait été à l'origine de l'époussièrisme du pays ouatchi.

La rupture avec le milieu d'origine semble dans le cas des Guin aller en s'accroissant. Il semble qu'au départ certaines relations aient subsisté entre Glidji et Accra, dans les deux sens. Mais au fur et à mesure que les conditions d'insécurité s'accroissaient pour les Ga dans leur ancien royaume, et que par ailleurs les princes Tougban, installés à proximité du Mono semblaient assurer leur emprise militaire et économique sur la région, le caractère attractif de Glidji se renforçait de l'aspect de plus en plus répulsif d'Accra ce qui entraînait la répétition des vagues de migration vers l'Est.

Que des facteurs plus anciens comme l'existence affirmée par certains auteurs de relations de dépendance entre un ancien Glidji appelé Aharamata et les rois d'Accra, ait pu jouer, la preuve n'en a pas été établie. Ces affirmations sont associées à celles qui restent aussi à établir de la réalité d'un ancien royaume du Bénin s'étendant à l'Ouest jusqu'à Accra (?).

La tendance à l'essaimage, la propension à l'évitement de ses semblables que nous avons signalés chez les Guin comme chez les Ouatchi ne rencontrait pas partout des conditions également et favorables. Le caractère relativement protégé de l'arrière pays le rendait possible à moindre risque. Au contraire, pour les éléments situés dans des endroits plus exposés, il devenait indispensable de constituer des groupes d'une taille minimale pour résister à un adversaire éventuel. Des considérations d'une autre nature jouaient également. Pour les groupes de l'intérieur vivant en auto-subsistance, il était possible de vivre en groupes de taille très restreinte. Il n'en allait pas de même pour les populations vivant en économie d'échange à la côte. La spécialisation exigeait la coexistence de groupe aux activités complémentaires.

La propension à s'installer à l'écart d'autres groupes de même origine était compensée par l'accueil libéralement offert à des éléments étrangers. On choisissait généralement des unités d'une taille inférieure à celle du groupe déjà installé en place pour éviter les rivalités, l'instauration des rapports de forces défavorables au premier arrivé. La tradition ne précise pas la nature des rapports établis entre l'étranger et celui qui l'accueillait. Elle rapporte simplement que l'hôte disait à "son étranger" de s'installer en lui indiquant une direction. Celui-ci allait se construire un abri là-bas. Il semble que ce rapport s'établissait sur une base égalitaire.

Il semble qu'il faille cependant distinguer entre les Ouatchi et les Mina.

Le comportement des habitants de la côte différant en effet de celui des gens de l'intérieur. Non tant par la plus grande latitude offerte aux gens de la côte de s'approvisionner en esclaves que par les incidences de ces apports humains extérieurs sur l'évolution de groupes aux caractéristiques culturelles différentes.

Dans un cas celui de la côte, constitution des rapports inégaux, dans l'autre reproduction de cellule sociale identique; structure égalitaire, processus répétitif.

CONCLUSION

Si l'on compare ce cas où les causes du départ sont surtout d'ordre politique ou militaire, avec celui d'autres sociétés où ces causes sont essentiellement d'ordre sociologique et où "la tradition apparaît comme le reflet historique des processus de segmentation" (1), il semble que dans le cadre des populations que nous étudions, cette "tradition" soit amenée à jouer un rôle sensiblement différent. Pour des raisons que nous avons eu l'occasion d'évoquer en d'autres lieux : // l'effet de transparence// dû à la rencontre de ces sociétés en à une phase de déséquilibre, de porte-à-faux, de reconstruction - avec les représentants des sociétés marchandes d'Europe et du Brésil importatrices de nouveautés matérielles et idéologiques. Selon nous, les conditions de cette rencontre ont produit une brutale accélération du temps social, la mise en contact sans tampon modérateur de deux temps sociaux aux rythmes différents. Les traces, les clivages, les blessures que les traumatismes des défaites et des migrations avaient fait subir au patrimoine culturel, n'ont pu s'y fondre et s'y déployer en figures riches de sens, en institutions aux racines enfoncées dans un passé magiquement repoussé aux marges de l'histoire, les fissures de la société se devinent sous le colmatage des mythes balbutiants et en lambeaux, béent sous le rituel qui s'exacerbe dans la transe et la possession" (2).

C'est leur attitude vis-à-vis de leur histoire qui assignera leur rôle aux protagonistes africains de cette dialectique sociale que nous allons maintenant décrire à grands traits : Les OUATCHI et les TOUGBAN.

(1) MEILLASSOUX - Anthropologie économique des Gouro, p. 37.

(2) A. OTHILY - Sociologie dynamique et religion "traditionnelle" dans le Golfe du Bénin.

CHAPITRE II - HISTOIRE ET SOCIETE

I/ - LES MINA (ANE) : Technique et création sociale.

On donne couramment aujourd'hui le nom de Mina aussi bien aux descendants d'un groupe réduit vivant au 15ème siècle aux alentours du fort de Saint-Georges de la Mine qu'aux Guin issus d'éléments de la tribu Ga ayant fui Accra aux 17è et 18è siècles pour venir s'installer dans la région d'Anécho et de Glidji. Les nécessités techniques, économiques et politiques de la traite, puis les avatars de l'administration coloniale ont contribué à l'extension et à l'enracinement de cette assimilation. Si elle apparaît de nos jours comme un fait acquis à l'observateur superficiel et une commodité au praticien de la chose administrative, elle n'en recouvre pas moins des clivages révélateurs de réalités toujours vivantes et s'exprimant à tous les niveaux de la vie sociale, voire dans des épisodes constamment refoulés mais toujours renaissants de certains secteurs des affrontements politiques.

Nous avons mentionné les Mina - au sens strict - dans l'énumération des agents du peuplement. Il apparaît maintenant indispensable, à cause du rôle qu'ils assumeront dans le drame social dont nous présentons ici les acteurs, de les caractériser davantage. Nous y sommes d'autant plus enclins que pour des raisons évidentes, - ils étaient les intermédiaires obligés entre les traitants étrangers et les habitants de la côte - ils ont fait l'objet de descriptions multiples dont l'analyse permettra de cerner avec plus de précision le rôle qu'ils jouèrent dans l'échec des Tougban à asseoir leur royaume de Glidji.

Ces Mina étaient, semble-t-il un sous-groupe de l'ensemble Fanti, les ANE, venus de la région d'Elmina (d'où leur nom) peu de temps après l'installation des Guin à Glidji. Les Fanti, dont les voyageurs et les commerçants européens vantent l'habileté à franchir la barre, performance, dont ils étaient seuls capables, servaient de piroguiers aux commerçants trafiquant sur la côte entre Elmina et Gbadagri. En s'installant sur la côte en face des Guin, les piroguiers Fanti établirent un certain nombre

de rapports politiques et économiques de dépendance avec les rois de Glidji. Ils leur servirent, en collaboration avec un autre groupe Guin, les Akangban, d'intermédiaires avec les commerçants européens. Cette activité constitua la vocation complémentaire du lignage issu de Kwam-Dessou, le piroguier fondateur du lignage (1).

L'extension et la socialisation du mot "Mina" apparaît ainsi comme un effet de la ((dynamique du dehors)) . Il connotait à l'origine plus des caractéristiques techno-écologiques que proprement ethniques. Plus précisément, on peut distinguer ici le jeu d'un processus cumulatif. Le besoin absolu qu'avaient les marchands étrangers de recourir aux services des piroguiers Fanti de la région du fort de Saint Georges pour entrer en possession des épices, de l'or, puis des esclaves, a renforcé une aptitude déjà existante : l'art de franchir la barre par un petit groupe. Cette aptitude n'étant pas seulement technique, puisqu'elle avait pour contrepartie l'interdiction dont étaient frappées les populations avoisinantes

(1) Il existe une autre version concernant l'origine des Mina d'Anécho.

((Assiba Guingan fondateur d'Anè-ho pour indiquer Petit-Popo, présentement Anécho. Celui-ci demanda l'autorisation au Roi d'habiter sur la place. Les vendeuses de vivres de Glidji nommèrent : "Cases des Ane" d'où naquit Anè-ho (Anecho).

Guingan faisait du commerce. Il avait son drapeau danois qu'on appelait à tort en ce temps "Aguda Flaga", drapeau des Portugais. Ce drapeau, le signe d'arrêt des voiliers danois est hissé sur la place. Ce roi de Glidji s'intéressait beaucoup à son hôte, car celui-ci percevait au compte du roi une sorte de droit d'exportation des produits chez les Danois. Assiba Guingan fit venir de Cape Coast son neveu Ohin-Okoua à qui il remit sa succession. Il présenta son neveu à Foli Bebe et celui-ci donna le nom de Foli à Ohin-Okoua, qui à partir de ce jour on le nomma "Ohin-Okoua-Foli" . La fondation ce fut vers l'an 1703)). Gabriel Ahadji et Eugène Ajavon - Ecole Sanoussi - LOME.

de tout contact avec l'eau salée (1).

Cette interdiction se doublait du côté des commerçants étrangers, d'une autre dont le rôle a été non moins déterminant : la dépendance étroite où se trouvèrent les Portugais et surtout les Brésiliens après la prise du château de Saint Georges par les Hollandais de se plier à toutes les volontés et caprices des occupants de ce fort. La possibilité de pratiquer la traite aux quelques points que leur concédaient leurs adversaires était subordonnée au passage par ces fourches caudines. Les tentatives de s'y dérober étant toujours vaines et impitoyablement sanctionnées (2).

(1) "It becomes necessary ... to hire these Fantee canoeemen (generally a captain and thirty-two men to each canoe) in order to communicate with the shore, as they are not only more expert in crossing the bar than any other people, but as some of the nations of this neighbourhood have a religious prejudice against wetting their feet with salt water, it would be impossible to communicate without their assistance" . Macleod - A Voyage to Africa, pp. 7 - 8.

(2) "Les Portugais étaient cependant autorisés par les Hollandais à aller traiter des esclaves, sous certaines conditions, dans quatre ports, Grand-Popo, Ouidah, Jaquin et Apa, situés vers l'Est, le long de l'actuelle côte du Dahomey. Cette côte fut connue à l'époque sous le nom de "Côte de Mina", en raison de sa dépendance commerciale de château de Saint Georges d'El Mina. On appelait au Brésil " nègre Mina " non pas des esclaves venus de la Côte de l'or, mais ceux obtenus dans ces quatre ports. Ce sont ceux provenant de cette région qui ont donné le nom de "Cycle de la Côte de Mina" à la traite réalisée à partir de cette époque à Bahia " :

Pierre VERGER . "Rôle joué par le tabac de Bahia

et " Flux et reflux ...

Nous retrouvons là un phénomène analogue à celui que nous avons analysé chez les lagunaires du Sud-Est Togo à propos de la commercialisation du silure noir (1). Une transformation socio-économique provoquée par l'exploitation d'un trait culturel sans relief particulier dans l'ensemble de la réalité socio-économique. L'introduction par les prêtres du Hebiessu vodu venu du pays Yorouba de l'interdiction de consommer le silure noir fait passer toute une partie des sociétés côtières de l'auto-subsistance à l'économie d'échanges. Dans ce cas le processus avait été la création d'un vide dans un système. Il existait au départ à la fois des techniques de production du silure noir fumé et un groupe de consommateurs, avec coïncidence entre groupe de production et groupe de consommation. L'interdit a supprimé le second à son point d'arrivée, tout en le créant ou le laissant subsister en d'autres points. Il a créé une séparation spatiale des deux groupes.

Pour les Mina on trouve la confrontation d'un manque et d'un objet susceptible d'y remédier : l'incapacité des Européens à franchir la barre par leurs propres moyens d'une part, l'existence des piroguiers Fanti d'autre part. Ce qui importe ici, c'est le décalage, la disproportion entre les deux termes, ou mieux encore leur radicale hétérogénéité, leur différence. C'est de cette caractéristique que surgira la conséquence elle aussi disproportionnée, de cette rencontre : la création du fait social Mina.

(1) A. OTHILY - "Contribution à l'étude de l'activité des femmes, à la Côte du Bénin". (Une revendeuse de silure noir dans le Bas-Togo) - ORSTOM, Lomé, 1969.

Mieux encore le processus techno-écologique (1) aura d'une certaine manière, une efficacité supérieure au processus politico-militaire, puisque l'on donnera également le nom de Mina aux princes Tougban suzerains théoriques des Mina-Ané, et à l'ensemble du rameau Guin (2).

(1) Processus qui semble cependant avoir échappé à LABAT. A force de se vouloir psychologique sa description frôle à mainte reprise l'essentiel et le manque toujours. ((On appelle Minois, les Nègres qui sont du Royaume de Saint Georges de la Mina; pour l'ordinaire ils ne sont pas propres au travail de la terre, parce qu'ils n'y sont pas élevés dans leurs pays, mais ils sont excellents pour domestiques et pour les métiers. Ils ont de l'honneur, de la raison, du bon sens, ils sont fidèles à leurs maîtres, braves et intrepides dans les plus grands dangers; s'il faut se battre, ils ne savent ce que c'est que reculer. Ceux qui sont assez vieux pour avoir de la barbe, se font un honneur de la porter longue. Ils n'ont que le défaut de fantaisie, et quand cela leur arrive, ils se pendent ou empaignardent aussi tranquillement qu'ils boiraient un verre d'eau de vie; il faut les traiter avec douceur et par raison, ils souffrent patiemment le châtement quand ils ont manqué, mais se portent aux dernières extrémités quand ils ont affaire à des maîtres brutaux et capricieux. On a vu des exemples terribles de ce que je dis aux Isles de l'Amérique)).

Père LABAT - ((Relations sur "Le Voyage du Chevalier des Marchais en Guinée" fait en 1725. Chapitre VI. Du commerce du Royaume de Juda)).
Etudes dahoméennes. XVI. 1956, pp. 53 - 54.

(2) - Pierre BOUCHE - ((A l'Ouest du Dahomey, habite une branche de la famille des Aquapéens, formant plusieurs petits états. Ce sont les peuples désignés sous le nom de Mina. Il est plus rusé, plus chicameur, est aussi nonchalant, plus amateur du formonte. Les voyageurs le signalent comme se distinguant des autres peuples de la côte par un plus grand du vol)).

Certains auteurs vont même jusqu'à faire entrer sous ce vocable des groupes aussi différents que les Ga et les Guin d'Accra, Porto-Seguro et Glidji, les Mina-Adjigo d'Agoué et les Pla de Grand-Popo (1).

La dynamique de la traite devait conférer à ce terme une extension plus remarquable encore. Il allait en effet non seulement franchir l'océan, mais en outre s'étendre à des groupes sans appartenance aucune avec les sociétés côtières amalgamées sous ce vocable. Il sera appliqué au Brésil à les esclaves vendus par les habitants des ports Pla et Poda de la côte à l'Est d'Anécho et capturés pour la plupart dans l'intérieur (2).

Ces conditions de naissance de la réalité sociale mina la rendent particulièrement apte à être envisagée par une approche insistant plus sur les dynamismes que sur les structures. Née du changement, dans le mouvement et par le mouvement, la société mina ne peut s'éclairer que par le recours à une méthode qui ne considère l'organisé, le fini, l'achevé que comme du mouvement provisoirement - pour une durée plus ou moins longue - arrêté.

Ce qui nous permettrait de partager l'opinion que Jean Rebaud exprimait dès 1949⁽³⁾ : ((Les Mina parlent le Ghengbe, dérivé du Ouatchigbe, idiome très riche où l'on trouve nombre de termes empruntés aux dialectes Nago, Arabe, Fon, Ashanti et aux langues européennes (anglaises, allemandes, françaises et portugaises). Traduction du caractère entreprenant et subtil de ceux qui le pratiquent, le Ghengbe se plie remarquablement aux exigences de l'esprit.

Par ailleurs, les Mina ont reçu de l'océan toujours présent dans leur vie, le goût très prononcé de l'aventure et des voyages. On les trouve partout, de Léopoldville à Zinder, d'Elisabethville à Saint-Louis, Numériquement peu nombreux (...), ils constituent la race la plus intelligente et, politiquement, une des plus importantes du Togo et du continent noir.

A l'avant garde du "progrès", avec un sens aigu des réalités, ils détiennent les positions-clés soit dans le commerce, soit dans l'Administration, soit dans les professions libérales.

Aussi concevra-t-on aisément que la coutume Mina, plus encore que les autres coutumes, reste une donnée de l'instant, qu'elle demeure de l'ensemble des règles actuelles qui découlent de la nature des faits)).

(1) R. P. DESAIBES - "L'Evangile au Dahomey", in Cornevin, HISTOIRE du TOGO, p. 130.

((Depuis la Volta jusqu'à Grand-Popo habite une branche de la famille des Aquapéens qu'on désigne dans le pays sous le nom de Mina. Leur principale ville est Accra; leurs villes secondaires sont Christianborg, Quita, Chica, Porto-Seguro, Agoué, Petit-Popo, Grand-Popo. Près de Petit-Popo se trouve Gridji où les noirs ont un marché très bien approvisionné. Un grand chef qu'ils appellent roi y réside, mais n'est roi que de nom car les mina sont tous très indépendants dans leurs villes respectives)).

(2) - Pierre VERGER - "Rôle joué par le tabac de Bahia ...
Cahiers d'Etudes Africaines, p. 353
et du même Flux et reflux ...

(3) - J. REBAUD - Us et coutumes du Pays Mina - Anécho Août-Déc. 1949.

II - LES OUATCHI : ETYMOLOGIE, HISTOIRE, IDEOLOGIE.

Les Ouatchi appartiennent aux sociétés et à la culture Adja-Fon c'est-à-dire à un ensemble de populations aujourd'hui installées dans le Sud du Dahomey, du Togo et du Ghana, parmi lesquelles on trouve les Adja, les Ewe, les Anlon, les Keta, les Fon, les Mahi, les Goun.

La tradition les fait venir de l'Est d'un lieu que certains situent à Ile Ife, au Nigeria, d'autres plus loin encore, en Arabie, voire en Israël (1). Après être passés par Ketou, ils se seraient arrêtés à Tado, puis à Nuatja, d'où aurait eu lieu la grande dispersion ayant donné naissance aux populations actuelles.

Les Ouatchi parlent le ouatchigbe que les auteurs allemands avaient voulu faire dériver de l'evhe, mais que depuis Bertho l'on tend à considérer comme issu de l'Adja (2).

Le Ouatchigbe est caractérisé par DAROT de la façon suivante :

"Le Ouatchi est dérivé du parler de Nuatja, parler de la branche sud de la migration. La désagrégation linguistique se poursuit sous la forme de deux parlers ouatchi :

- a) celui de Tchêkpo-Tabligbo-Atitogon ;
- b) celui de rameau Wo : Wogâ, Wokutimé ... etc.

Et le ouatchi tend à devenir de plus en plus proche du Guin. Et fait curieux, les Ouatchi ne comprennent pas du tout les Fon qui partagent souvent leurs quartiers" (3).

(1) - Chef AYASSOU - Entretien à Kouve, 1967.

(2) - Jacques BERTHO (R.P.) ((Races et langues du Bas-Dahomey et du Bas-Togo)), Notes africaines, p.

(3) - Albert DAROT - o. c. p. 12.

Les Ouatchi vivent dans leur quasi totalité dans les circonscriptions d'Anécho (127 000 dans la circonscription) et de Tabligbo (environ 38 000). Ce sont essentiellement des agriculteurs. On n'en trouve guère dans les centres urbains (Lomé 1 000, Anécho 400). (1)

Diverses étymologies ont été proposées pour le mot Ouatchi. Edouard DUNGLAS dans sa "Contribution à l'Histoire du Moyen Dahomey" T.1. p. 20 suppose que les Ouatchi de Nuatja (Togo) (seraient) des Tchi qui habitaient précédemment sur les bords de l'Ouémé, fleuve appelé Wô, d'où Watchi = Ouatchi, Tchi de l'Ouémé".

Le Révérend Père CHAZAL, dans son "Etude sur les Mina", p.128 oppose les "Matchi" : ceux qui ne traînent pas aux Houatchi les "Trainards".

Les Ouatchi eux-mêmes font venir leur nom de la ville où ils s'arrêtèrent avant de se fixer dans leur séjour actuel NUATJA, à une centaine de kilomètres au Nord de Lomé.

Les données écrites sur l'histoire des Ouatchi sont rares. Nous reproduisons ici celles que fournit le Père CHAZAL dans l'article déjà cité :

"A la suite des cruautés du roi de Nuatja, le légendaire AGOKOLI, certains de ses sujets rassemblent leurs familles et partent nombreux, avec SEDOU à leur tête.

Ils franchissent le HAHO et fondent TSEKPO, dans le Sud-Ouest de Nuatchen. Tsekpo marque un nouveau point de départ. Bientôt apparaissent Akumape, Sewa, Wogan, Wogba, Mome, et d'autres villages de moindre importance. Ils s'installent aussi, de pair avec les Accrobo, à Ekpoe, Togoville, etc ...

Ces divisions qui se font parmi eux viennent de querelles entre divers chefs, mais elles sont aussi nécessitées par l'augmentation de la population. Ils sont éminemment agriculteurs. Quand les champs sont trop éloignés, ils s'y installent aux saisons de grands travaux, puis peu à peu, et définitivement, la ferme devient village.

(1) Recensement général de la population du Togo - 1958 - 1960.

Les successeurs de Sedou, sont Sosohoun Drake Sofe, Dingblen, Aloumatchi, Tchokli, Saba - Kiouvi Kalipé. En tout sept. En admettant quelques autres chefs peu importants ou ayant peu régné, on peut estimer que les Ouatchi sont dans le pays depuis 200 ou 250 ans, depuis la fin du XVI^e ou le commencement du XVII^e siècle. Vogan est actuellement le centre du pays Houatchi, comme Anécho est le centre du pays Mina pur⁽¹⁾.

Le refus de la différence, de la spécificité, de la personnalité collective.

On observe généralement chez les Ouatchi un comportement inverse de celui que l'on constate chez les Guin.

Ces derniers mettaient l'accent sur tout ce qui pouvait les distinguer des groupes de même origine, installés en même temps qu'eux dans cette région, alors qu'il semble, au contraire, que les Ouatchi tendent à éviter tout ce qui pourrait les constituer en une entité sociohistorique particulière.

Deux façons de se fuir :

Ce refus se traduit de deux manières. La première, négative, consiste à revenir aux origines en contestant le rôle créateur de l'histoire, du temps. Elle est l'effort pour nier le clivage entre ceux qui sont aujourd'hui appelés Ouatchi et le reste des Evhe. La seconde démarche pourrait se définir comme une sortie de soi, non plus en arrière, mais vers le "haut" - c'est-à-dire vers la côte, par identification à un groupe plus prestigieux.

La première esquive ressort très nettement de la fréquence avec laquelle on retrouve l'affirmation suivante chez des informateurs OUATCHI : "Si l'on va au fond des choses, il n'y a aucune population que l'on pourrait appeler "Ouatchi". Il n'y a pas les Evhe d'un côté, les "Ouatchi" de l'autre. Il n'y a qu'un seul peuple, le peuple Evhe. C'est à la suite d'un malentendu et d'un mal-prononcé que l'on en est venu à appeler "Ouatchi" les gens de cette région. On a confondu le nom d'une ville et celui d'une partie des gens qui en sont issus. Ouatchi désigne simplement la cité d'où

(1) - Maxime CHAZAL - Etude sur les Mina, - in Documents sur le Sud Togo, ORSTOM, LOME, p. 10.

sont partis tous les Evhe. Cela se disait "Nuatchen". Comme les gens de la côte, les Guin et les Mina ne parvenaient pas à le prononcer correctement, ils l'ont transformé en "Ouatchi" (1). Et c'est ce terme qu'ils ont indiqué aux Européens lorsque ceux-ci leur ont demandé comment s'appelaient les gens qui vivaient derrière eux".

a) - Une formule transitoire : la négation non ritualisée
de l'appartenance au groupe Ouatchi

Cette attitude de refus est plus accentuée dans d'autres cas. Dans certains villages, lorsqu'on interroge les habitants sur leur appartenance ethnique, certains disent qu'ils sont des Mina, mais se coupent par la suite et reconnaissent qu'ils sont des Ouatchi.

Il y a quelques années, au cours d'une enquête dans le village d'EKPOUI, sur la rive septentrionale du Lac Togo, un incident apparemment mineur piqua notre curiosité d'ethnologue débutant. Une contradiction apparaissait dans les affirmations des "vieux" du village que nous avions d'abord interrogés ensemble. Alors que certains affirmaient avec insistance qu'il n'y avait pas de Ouatchi chez eux, d'autres, après quelques hésitations reconnaissaient qu'ils étaient des Ouatchi, sans cependant pouvoir ou vouloir nous expliquer les raisons de ces divergences.

(1) - Notons en passant que Reindorf, dans son "History of the Gold Coast and Asante" écrit aussi "Hwatshi" pour "Nuatja".
 CARL Christian Reindorf o. c. p. 47

b) - La seconde forme de dérocade : l'identification collective :
et ritualisée au groupe Tougban.

Dans d'autres cas, les choses se passaient de la façon suivante : depuis plusieurs mois déjà un certain nombre de villageois se voient atteints de façon plus fréquente et plus marquée que d'ordinaire par toutes sortes de malheurs : le maïs ne sort pas, les enfants sont frappés par la rougeole ou échouent à leurs examens, un frère, mécanicien à Lomé se fait écraser ou renverser, des épouses ou des sœurs meurent en couches. Les appels, les offrandes au vodou n'ont eu aucun succès. On consulte encore AFAN qui cette fois révèle la cause de ces catastrophes. Le vodou qui manifeste ainsi son mécontentement n'est pas l'un des grands vodou "transparentaux" (1) ceux venus de l'Est, du pays Yorouba et du Dahomey, mais un grand vodou de la tribu Guin, celui de leur clan le plus prestigieux, celui des Tougban d'où sortirent les souverains du royaume Gan d'Accra, puis ceux du royaume de Glidji.

L'étonnant est que ce vodou, KPESU, étroitement attaché à un groupement fondé sur la descendance unilinéaire, (celle qui rattache tous les Tougban du Togo à KANKWE le Grand, à travers FOLI BEBE, ASSIONGBON DANDJIN et leurs frères), s'adresse à un groupe avec lequel il n'a rien à voir dans le domaine de la descendance. Tous les villageois qui participent à la consultation sont en effet des GBOTOVI, dont les ancêtres, venus de NUATJA se sont arrêtés un temps à GBOTO avant de venir vivre avec les GUIN à DJETA. Comment KPESU peut-il réclamer à des QUATCHI des offrandes que seuls les TOUGBAN sont tenus de lui faire ?

C'est que précisément ces gens sont dans l'erreur ; c'est à tort qu'ils se considèrent et qu'on les prend pour des QUATCHI. Ils sont venus de NUATJA certes, mais ce sont d'authentiques GUIN, des TOUGBAN, c'est donc à lui, KPESU, qu'ils s'adressent dorénavant.

Dans les villages où nous l'avons observé (Djeta - Agbetiko) ce rituel de retougbanisation était très mêlé à d'autres aspects de la vie de la communauté villageoise. Il apparaissait notamment comme facteur du prestige pour certains groupes en conflit avec d'autres pour le contrôle politique du village.

(1) Du type Hebieso, Anana, Avlekete, Dan, etc ...

Le fait de devenir TOUGBAN pouvait modifier le rapport de forces existant en faisant subitement gravir plusieurs échelons de l'échelle de prestige à des groupes jusqu'ici défavorisés à cet égard. Cette importance de la composante idéologique du rituel de retougbanisation nous conduit ainsi à tenter d'évaluer le fondement historique sur lequel il repose - dans la mesure où faire se peut.

Toute l'histoire traditionnelle insiste sur la correspondance entre lieu d'origine du groupe et appartenance ethnique, aboutissant en une vision peut-être excessivement simplifiée, aux doublets.

El Mina	Mina
Guingbo (Royaume Ga d'Accra)	Guin
Tado-Nuatja	Quatchi
Glehoue (sens large de royaume de Ouidah)	Peda
Pla (sens large de pays Pla)	Pla

Ces correspondances que le mythe avait consacrées, l'histoire les défère-t-elle ? Les rameaux affrontés sont-ils issus géographiquement d'un même tronc ?

Le chef AMLON, du village d'Afagnangan nous affirmait qu'il y avait des Tougban qui étaient venus de NUATJA (1).

Cette affirmation est-elle recevable ou ne constitue-t-elle qu'une tentative pour donner des bases historiques à un comportement qui apparaît à première vue comme une violence faite à l'histoire ?

Le passage des GUIN (précisément de Tougban) à Nuatja ou vers Nuatja se manifeste de deux façons :

(1) A. OTHILY - Notes de tournées p.

1) - Les Guin sont passés à NUATJA au moment de leur migration vers l'Ouest, en même temps que les Evhe.

Cette hypothèse, formulée par le R.P. KWAKUME (1) qui voit dans les Guin, des Evhe qui, après avoir fait partie de la branche la plus septentrionale de l'exode de Nuatja, auraient fondé la ville de Gan (ou Guin) ne résiste à l'analyse - qu'aux conditions suivantes :

- a) le départ de ce groupe aurait eu lieu bien avant la date que l'on a l'habitude de considérer comme celle de l'exode de Nuatja. Ce qui n'est pas théoriquement impossible puisque le mythe a pu condenser pour les rendre plus signifiants des faits très dispersés dans l'espace et le temps.
- b) les traditions - rapportées surtout par REINDORF, selon lesquelles les Ga seraient arrivés par la mer devraient être (au moins partiellement) - revues. Or elles ont pour elles, d'exister alors que KWAKUME n'avance qu'une affirmation sans l'étayer.

On hésite cependant à tenir pour controuvée, l'hypothèse du passage d'au moins une partie des Guin à Nuatja, lorsqu'un auteur, à partir de traditions recueillies chez les Ga-Adangme du Ghana et de textes allemands et danois des 17^e, 18^e et 19^e siècles, avance que les

Adangme, après avoir quitté d'une région voisine du fleuve Niger se fixèrent un moment à Nuatja avec d'autres groupes qui s'étaient joints à eux pendant leur voyage (2) à travers la Nigeria et le Dahomey.

Or la parenté des deux groupes repose non seulement sur des bases linguistiques, mais aussi sur le fait qu'ils ont migré ensemble depuis l'Est avant de s'installer dans l'ancien Gold Coast (3).

(1) - Henri KWAKUME - Précis d'Histoire du peuple Ewe (Evhe) - Imprimerie Ecole Professionnelle Mission Catholique LOME, 1948, p. 37.

(2) - C. C. REINDORF - o.c. p. 47 ("the Adangme tribes...") being joined by other tribes, carried all before them and settled at Hwatshi".

(3) - Madeline MANOUKIAN - o. c. p. 66.

2) - Que des Guin (Tougban ou autres) aient été amenés à vivre dans la région de Nuatja (Nuatja - Tététou - Tohoun) à un moment quelconque avant la colonisation est attesté de diverses façons. Ainsi CARL Reinforf suivi par Fio AGBANON nous apprend qu'après la chute d'Accra le gros de la troupe des fugitifs se replia sur Tététou ville située à l'Est-Nord-Est de Nuatja, tandis que les autres se dirigeaient vers Anécho avec Achangma (1). Par ailleurs au cours d'une guerre entre Labade et Ningowa, les Tema, alliés aux Labade sont repoussés jusqu'à Tohoun, à l'Est de Tététou. Recherchons à présent les raisons qui pourraient rendre compte de cette attitude.

Le premier point à considérer est la volonté de se rattacher au point de dispersion, Nuatja, à la différence des autres branches du rameau Adja-Fon. Les Keta, les Anloa, les Bê, eux tirent leur appellation de circonstances de leur histoire postérieure à la dispersion. Adoptant ainsi vis-à-vis de leur point de départ une attitude dialectique : ils s'y rattachent tout en s'en séparant. Ils prennent un nouveau départ, sans renier le précédent.

On peut se demander ce qui a empêché les Ouatchi d'agir de la sorte. Est-ce le fait qu'ils auraient quitté Nuatja (comme nous l'examinerons plus loin) après les autres groupes (2). La plus longue durée de leur séjour à Nuatja aurait renforcé les liens qui les unissaient à ce royaume ? Ou bien ils l'auraient quitté dans des conditions de désorganisation socio-politique et dans une conjoncture historique telle que, dans l'impossibilité d'innover culturellement, prisonniers d'une histoire bloquée, ils auraient dû s'appuyer sur ce qu'ils venaient de quitter.

(1) a) C.C. Reinforf - o.c., p. 36

b) Fio AGBANON II - o.c. p.2 de la copie ORSTOM - LOME.

(2) Il est certain que tous les concepts et institutions politiques que l'on rencontre chez les OUATCHI ont été empruntés à d'autres groupes : essentiellement aux GUIN, influencés eux-mêmes par les AKAN (asafa, tohanmi etc...) Ce qui contraste avec les GUIN (apport du royaume GA d'ACCRA) et les autres EVHE. On relira avec profit la description de l'organisation politico-militaire faite par A. de SURGY, au début de son étude sur "La pêche traditionnelle sur le littoral avhe et mina".

Sont-ils partis les derniers parce qu'ils étaient les moins forts des EVHE, ceux qui avaient les structures socio-politiques les moins capables de s'opposer à la volonté des rois de Nuatja ? Au point de devoir attendre le déclin de ce royaume pour le fuir ?

Chazal par exemple rattache en effet l'origine du mot Ouatchi au comportement de ces populations au cours de la migration qui les conduisit dans leur séjour actuel. "Il y avait ceux qui allaient de l'avant avec audace (les Matchis) ceux "qui ne traînent pas". Et il y avait ceux qui restaient en arrière, considérant le pays, fatigués de la route, lâchaient les autres peu à peu. Ce sont les Houatchis, les "traînants" (1).

Cette explication du terme "Ouatchi qui s'appuie sur la psychologie collective, trouverait une certaine justification dans les affirmations déjà évoquées d'historiens (2) pour qui les migrations ayant abouti à la constitution du groupe Ouatchi auraient été les dernières parties de Nuatja.

Il faut toutefois envisager avec prudence cette hypothèse pour deux raisons. D'une part parce que nous n'avons pas rencontré un informateur d'origine Ouatchi qui en fasse état ou qui l'accepte lorsqu'on la lui propose.

D'autre part parce qu'il semble que CHAZAL se soit inspiré là comme souvent ailleurs de traditions rapportées par Reindorf à propos des Gu-Agongme. Voici le texte de Reindorf :

(1) Maxime CHAZAL - o. c., p. 9

(2) a) Robert CORNEVIN - Histoire du Togo, 3^e édit. 1969, p. 57

b) Henry KWAKUME, o. c. p.

c) Roberto PAZZI

"L'exode des Ewe de Watyo (début du XVII^e siècle) B.1.5.

Peut-être que les Watyi et les Avéawo (cf. B.O.2) sont sortis par la suite, pour cultiver les sols fertiles de la terre de barre, à cause de la famine qui devait sévir parmi ceux qui étaient restés fidèles à AGOKOLI dans l'enceinte de la ville (cf. WIE-38, p.23) - 1) Notes d'histoire des peuples Aja, Ewe, Gen, Mina - p. 25. Le même phénomène a pu s'observer pour le royaume de TADO chez certains groupes installés sur les rives du Mono. Quelques-uns disent : "Nous sommes des TADO". D'autres venus également de Tado, dont l'histoire n'offre pas de différence significative par rapport à celle des précédents, portent un nom spécifique.

"Then the Akras and Ningowas were marching together in one body, it happened one night that the former hastily started and left their dough behind them, from which they were given their surname "Masi, i.e. those who have left their dough; and the Ningowas, who left behind, were called by the former "Woloi", i.e. sleepers" (1).

Mais on est amené à utiliser avec une grande prudence les informations que nous fournit Reindorf lorsqu'on connaît les jugements qu'ont porté sur ses travaux des auteurs plus proches de nous, comme Field qui fait preuve d'une sévérité qu'un sociologue non historien de métier pourrait trouver excessive (2).

Quelle que soit la valeur purement historique de cet embryon d'hypothèse, on ne peut manquer de constater qu'elle trouve une correspondance dans certains traits socio-culturels des groupes Ouatchi.

En effet, en dehors du terme autocontesté de "Ouatchi" et de celui d'Evhe qui dépasse largement les limites concrètes du groupe (le Ouatchi flotte dans l'Evhe) on ne trouve pas de termes par lesquels les sous-groupes Ouatchi s'auto-désigneraient d'une façon satisfaisante.

(1) C.C. Reindorf, o.c. p. 21.

(2) ((This ambitious work (History of the Gold Coast and Ashanti) is to be praised for what it bravely attempted rather than for what it achieved. Reindorf was a mulatto pastor in a Christian Mission. He collected a wealth of unsifted material from an enormous area and flung it down in chaotic manner, often contradicting himself. He was an indefatigable collector but did not understand the laborious cross-checking nor the ruthless surgery that must be carried out before tradition can be confidently claimed as history. Mr. W.E. Ward, who compiled a Gold Coast History for Schools, told me that he "relied entirely on Reindorf for information about the Gã" . This is a pity.

The account of Gã history which I am now able to present here is, I believe, as accurate as any such history can be and represents years of work and no little patience.))

M. J. FIELD - Social Organisation of the Gã People, p. 145.

En effet aux niveaux sociologiques inclus dans l'ensemble Ouatchi, on trouve les mêmes difficultés en matière d'appellation. Il ne semble pas qu'il existe des termes désignant des sous-groupes de même nature. Nous ne croyons pas correct de donner le nom de "clan" ou de "rameau", même au sens large, à ces groupes comme les Tchêkpo, les Afagnan ou les Vo. L'examen de l'histoire des fondations de villages Ouatchi s'oppose nettement à toute hypothèse d'une origine historique commune d'un ensemble Ouatchi qui serait diversifié au cours de la migration.

Dans certains cas d'ailleurs, on considère comme apparentés des villages qui ne portent le même nom qu'à la suite de l'intervention unifiante des administrateurs européens. C'est ainsi que certains auteurs parlent du "clan" de Tchêkpo - pour désigner les habitants des villages de Tchêkpo-Dedekpo, Tchêkpo-Devo et Tchêkpo-Anagali, comme s'ils étaient unis par des liens fondés sur la descendance, alors qu'il s'agit d'une extension aux villages de Dedekpo et de Devo d'un terme qui ne s'appliquait qu'au village de Devo.

L'examen des noms, des appellations ne permet donc de distinguer de sous-groupes à l'intérieur de l'ensemble.

L'examen de la toponymie et des appellations est d'ailleurs significatif d'une réalité socio-politique dont les caractéristiques ont été soulignées par tous les auteurs qui ont étudié ces populations : ce que CHAZAL appelle une "anarchie politique déterminée aussi par les bonnes et les mauvaises fortunes de l'exode".

Il ne semble pas en effet que dans le cadre traditionnel, il y ait eu d'autorité, d'organisation dépassant le niveau du village (1).

(1) D'après DAROT, cette absence de spécificité au niveau des groupes, aurait une correspondance au niveau culturel. Il écrit en effet que : "la désagrégation linguistique se poursuit (...) sous la forme de deux parlers Ouatchi :

- a) celui de Tchêkpo-Tabligbo-Attitogon;
- b) celui du rameau Vo, Vogan, Vokoutimé, etc ...

Et le Ouatchi tend à devenir de plus en plus proche du Guin".
Darot (A), o.c., p. 12.

Les caractéristiques socio-politiques des populations Ouatchi frapperont les Européens puisqu'ils parleront relativement tôt des "Républiques Ouatchis" (1).

Il semble que les Allemands aient pris conscience de la spécificité du phénomène Ouatchi puisqu'ils constituèrent un cercle essentiellement composé de Ouatchi, le cercle d'Anécho. Dans ce cercle, les populations mina ne constituaient qu'une faible frange bordant la Mer, la lagune et le Mono.

La constitution du cercle Allemand d'Anécho repose sur la constatation chez les Allemands d'une complémentarité qui s'était exprimée dans l'histoire traditionnelle entre les gens de la côte essentiellement guerriers et commerçants et ceux de l'intérieur essentiellement agriculteurs.

Le découpage ultérieur du cercle d'Anécho ne tiendra plus compte de la spécificité Ouatchi puisqu'il situera, il comprendra à la fois les Ouatchi dans le cercle situé au Nord de Tabligbo et le restera dans le cercle d'Anécho le plus peuplé. (Environ 130 000 Ouatchi vers 1960 sur une population d'environ 200 000 habitants dans la circonscription d'Anécho : environ 40 000 Ouatchi dans le cercle de Tabligbo sur une population de plus de 50 000 personnes.

(1) - P. BOUCHE (Abbé), "Notes sur les Républiques Mina" .

Depuis l'année 1969, comme nous l'avons déjà mentionné, l'ancien cercle d'Anécho a été divisé en trois, une partie de la circonscription d'Anécho devenant une circonscription à part entière celle de Vogon. Vogon était le centre principal Ouatchi sur le plan économique, abritant le plus grand marché du Togo et une chefferie très forte (d'origine administrative) qui a toujours été soucieuse d'affirmer la particularité du fait Ouatchi par rapport aux gens de la côte.

Bien que ce démantèlement de l'ancien cercle puisse apparaître comme l'expression d'une conscience Ouatchi, il semble en fait que la chose soit plus complexe, et qu'il s'agisse d'un phénomène plus politique et national que social et local.

Est-il possible à cette étape de définir scientifiquement une unité Ouatchi ? Il semble que le critère essentiel à retenir ici soit d'ordre historico-mythique. En effet, ni le critère linguistique, ni celui qui aurait trait à l'organisation sociale ne semble significatif :

- a) la langue ouatchi ne se distingue pas significativement des autres sous-groupes de la langue Evhe comme le Guin, l'Anloa, le Keta.
- b) les caractéristiques de l'organisation sociale sont largement communes elles aussi aux autres populations Adja-Fon.
- c) les aires matrimoniales dépassent largement les limites géographiques du pays Ouatchi pour concerner d'autres groupes de l'ensemble Adja-Fon.
- d) la prise en considération du mythe de Nuatja à lui seul ne suffit pas non plus pour déterminer la particularité du groupe Ouatchi.

Ce qui a surtout joué c'est le phénomène historique de la rencontre entre Guin et Ouatchi. C'est de l'installation des guerriers Guin à la côte, le rôle capital que des Guin et Mina ont joué à l'époque

de la traite en bloquant les Ouatchi vers l'intérieur (1) et en établissant avec eux vis-à-vis des Européens une sorte d'opposition complémentarité que pourra se dégager l'originalité du groupe Ouatchi.

C'est sur la côte qu'étaient créées les échelles de valeur, c'est à partir de là qu'elles se diffusaient et qu'elles se diffusaient encore.

Le comportement des Européens vis-à-vis des populations de cette région a en effet été déterminant. Il a consisté essentiellement dans la reconnaissance et l'exploitation du statut quo, des rapports de force établis entre ces populations dans la mesure où ils leur étaient favorables. Les Européens et les Brésiliens entretenaient en effet des contrats exclusivement avec les côtiers. Les contrats se traduisaient par des échanges culturels à savoir l'apprentissage des langues européennes et l'adoption de coutumes vestimentaires et alimentaires européennes par certains trafiquants Mina comme les Lawson. Inversement, les Européens installés plus ou moins durablement sur la côte, faisaient preuve d'un intérêt actif pour les façons de vivre des sociétés au contact desquels ils se trouvaient. leur comportement ouvert est opposé par Pierre Verger à l'attitude méprisante et hostile de ceux qui viendront ultérieurement.

En tout cas, cette familiarité ne s'étendait pas aux populations de l'arrière-pays que par ignorance et en s'appuyant sur les informations volontairement déformées que leur fournissaient les côtiers, les Européens tendaient à considérer comme des hommes de brousse, des "bushmen" dépourvus de toute culture et de toute organisation dignes de ce nom.

(1) Ces groupes s'étaient installés dans la zone fertile de la terre de barre, à quelques dizaines de kilomètres de la côte, occupée par les Anlo, les Bè et les Pla (cf. A-2.4). Les Watyl virent arriver bientôt les Gen, et assistèrent à leur implantation rapide à Glidji (fin du 17^e siècle). Mais ils continuèrent de défricher leur terre, sans se préoccuper de se lier ensemble entre villages pour s'opposer à la puissance des Gen.

Les circuits économiques correspondant aux hiérarchies de valeurs nouvelles renforçaient ce clivage et cette asymétrie. Les biens les plus valorisés arrivaient par la côte et créaient des structures de dépendance au bénéfice de ceux qui avaient le privilège d'en contrôler la circulation.

Il semble plutôt qu'à différentes reprises des Ouatchi se soient mis au service des guerriers GUIN dans leurs conflits avec d'autres groupes. C'est ainsi que selon la tradition de Ouatchi-Kole, le fondateur du village, Togbe AKITI périt sous les murs de Ouidah où il combattait aux côtés des Tougban. Ainsi encore le fondateur du village Ouatchi d'ATTITOGON AHOM suivit le prince Tougban ASSIONGBON Dandjin dans sa guerre contre les Adja de Dahô ce qui lui rapporta un grand profit en esclaves. Il semble également, mais de façon moins nette que des alliances auraient unis Ouatchi et Guin en diverses circonstances; soit que des gens de Zafi et de Comé aient aidé les Guin dans des luttes contre les Adja, soit que les Afagnan aient tiré les princes Tougban d'une situation difficile à l'occasion d'un épisode de sa lutte contre AGADJA, roi d'ABOMEY (1).

Ainsi donc le comportement que nous avons tenté d'analyser pourrait être la résultante de ces rapports établis au cours du 17^e et 18^e siècles entre trois groupes : les populations venues de Nuatja, les populations venues de la côte du Ghana et les Européens. Dans la hiérarchie établie à cette occasion il semble que la dernière place ait été accordée pour les raisons que nous avons dites aux populations de l'intérieur.

Ce refus de soi sous ses diverses formes nous donne accès aux principes d'organisation eux-mêmes de cette société. A travers lui nous pouvons voir ce qui fait que les gens sont ensemble, et qui en même temps les oppose à d'autres (pose leur différence par rapport à d'autres), les constituant en entité sociale propre, c'est la relation aux VODOU. Plus profondément on peut approcher par là, l'analyse de certaines formes du rapport entre le structurel et le dynamique. Pour

(1) Chef AMLON - Histoire d'AFAGNAGAN.

employer un langage cher à des disciplines voisines, nous dirons que ces sociétés privilégient le très long terme au détriment des temporalités plus ramassées. Le long terme, où l'histoire se court sur sa distance la plus étirée, est celui du contact qui se fait avec des réalités situées au ciel ou sous la terre, très au-dessus ou très au-dessous des hommes, rarement à hauteur et à portée réelle de leurs bras, de leurs mains. Leur niveau n'est donc pas celui où existe ce sur quoi l'homme sait à des degrés variables assurer ses prises : ceux notamment du politique et de l'économique.

Ce principe d'organisation est encore plus accentué chez les Sê d'Esse-Zogbedji ou si la descendance fournit le modèle du groupe, c'est le rapport au vodou qui le constitue et le rend efficace. Le rapport du groupe au vodou pallie les défaillances du modèle parental Shai dans la situation particulière où il a été amené à s'appliquer. Il doit faire face également aux insuffisances du système d'autorité traditionnel que les secousses de l'histoire a rendu peu efficace. Même en s'appuyant sur un mythe auquel la situation géographique, l'intelligence et l'autorité personnelle du chef actuel associées à la pression des groupes voisins auraient dû prêter leur appui.

On perçoit ainsi, à travers un exemple précis, l'incidence sur les structures sociales d'une conjoncture historique particulière : le fait, qu'à la différence de nombreux autres groupes ADJA, les Quatchi se soient vus priver de l'accès à la mer par les GUIN venus d'Accra. Au moment où il se produisit, ce blocage était chargé de conséquences considérables pour l'évolution de la société QUATCHI -- Le jeu de mots un peu méprisant par lequel les GUIN caractérisent leurs voisins malchanceux traduit l'orgueil de ceux qui tiennent (ou croient tenir) le bon bout.

Chercher à élucider cette énigme nous conduira à analyser la situation des différents groupes actuellement installés dans le Sud-Est du Togo entre le moment où ils quittèrent leur dernière grande étape et celui où la colonisation, en leur confisquant l'initiative, figea pour un temps l'évolution autodéterminée de leurs rapports.

CONCLUSION

-----oOo-----

Une communauté de fait qui refuse les caractéristiques qu'elle a hérité de l'histoire se trouve attirée entre deux pôles : l'un mythique : Nuatja; l'autre sociologique : (objet) et rituel (moyen) : les Tougan.

II - LES TOUGBAN : DYNAMIQUE DE L'EVENEMENT ET "PREFERENCE DE STRUCTURE"

Le terme Tougban désigne à l'origine les membres du lignage des rois d'Accra. Ils appartenaient au groupe Ga de l'ensemble Ga-Adangbé. Venant de l'Est, probablement du Nigéria, ils s'installèrent dans la région côtière de l'actuel Ghana peut-être au 14ème ou 15ème siècle (1). Il semble que les Tougban aient réuni, sous une autorité assez lâche, d'autres groupes arrivés sensiblement à la même époque, dans cette région du Ghana comme les Ela, les Nugo, les Djossi etc ... Le royaume connut diverses vicissitudes dues surtout à la répugnance des sous groupes à se soumettre à une autorité commune. Il succomba à la fin du 17è siècle sous les coups d'un groupe Akan en mouvement vers le Sud, les Akwamu (2), ses anciens dépendants (3).

Ce fut l'origine du royaume de Glidji. Par vagues successives, une partie des vaincus se réfugièrent vers l'Ouest sur la frange du plateau de terre de barre, en un point avec lequel, selon certaines traditions, le royaume d'Accra entretenait des relations plus ou moins suivies avant sa chute (4).

Grâce à des voyageurs comme BARBOT, BOSMAN, ISERT, etc ... on possède des renseignements relativement précis sur les avatars de ces princes venus d'Accra fonder le village de GLIDJI au Nord de l'actuel Aného. On connaît surtout leur activité comme chefs de condottieri au service des royaumes situés plus à l'Est. Plus tard, on dispose de

(1) a) C.C. Reindorf - o.c. p.

b) D. L. Wiedner - L'Afrique noire avant la Colonisation pp. 53 - 54.

(2) I. Wilks o.c., p.

(3) Les données concernant l'arrivée des Ga à la côte et les vicissitudes du royaume d'Accra sont surtout connues par la tradition orale et essentiellement grâce à l'ouvrage de C.C. REINDORF, The History of the Gold Coast and Asante (Nous avons utilisé l'Edition de 1966 des Ghana Universities Press-Accra) - M.J. FIELD, a souligné de façon extrêmement nette les incertitudes de ce travail réalisé avec plus d'enthousiasme et de bonne volonté que d'esprit critique.
p. 53 . Note.2.

(4) Reindorf - o.c. p.

certaines informations sur les difficultés que leur causent les "métis culturels" de la côte ("Brésiliens", "Saloto") qui après leur avoir servi d'intermédiaires finirent par les priver du monopole de la traite. Cet échec à contrôler les échanges avec l'extérieur a certainement été à la fois cause et conséquence du ratage politique des Tougban dans leur tentative pour édifier un ensemble unifié entre les "tribus evhe" à l'Ouest et les royaumes Adja de l'Est.

Les Gã devinrent les Guin à la suite d'une modification qui n'est pas simplement linguistique puisque l'on a tendance à intégrer dans le nouvel ensemble des gens qui n'étaient pas d'origine Gã, comme certains éléments du groupe Adangbe (Shai, Krobo) voire des populations d'origine Evhe ayant fui vers l'Est soit en même temps que les Tougban et les autres Gã, soit à la suite des multiples conflits qui agiterent cette région à partir du 17^e siècle (1).

Si l'on s'en tient à la version de l'histoire rapportée par les descendants actuels des rois de Glidji (2) il y eut effectivement création puis tentative de consolidation d'un royaume Guin. Cette entreprise fut essentiellement l'oeuvre des deux premiers princes de Glidji, Foli Sebe, l'un des frères qui s'enfuirent d'Accra en emportant les reliques ancestrales (3) du lignage Tougban décimé, puis son fils que l'on présente, comme le plus grand des rois de Glidji, ASSIONGBON DANDJE.

La tradition rapporte de façon relativement précise les moyens qu'ASSIONGBON DANDJE mettait en oeuvre pour instaurer une zone de paix Tougban dans le triangle délimité par les villages de Glidji, Agome-Glozu, Agbanakin et pour créer le long du Bas-Mono une série de marches destinées à arrêter les entreprises des guerriers Fon d'Abomey.

(1) J. REBAUD, o.c.

(2) Fio AGBANON - o.c.

(3) M. J. FIELD - Social Organization of the Ga People.

Il n'est pas inutile pour en estimer la valeur d'évoquer d'une façon un peu détaillée ces moyens. Leur diversité complémentaire révèle l'existence chez le prince Tougban d'un sens politique assez développé.

Nous le voyons ainsi faire effectuer par ses frères des patrouilles régulières dans les zones les plus troublées (1) et lutter contre des bandes errantes de gens venus de Nuatja et cherchant à dépasser le front Ouatchi.

A côté de cette volonté d'instaurer son ordre, il manifeste le souci de peupler la partie centrale de son royaume en possédant à des déplacements de population. C'est ainsi qu'il installera aux portes de Glidji, à Djankassé et à Badougbe-Adjome "pour barrer le passage aux bandits de Vo qui hantaient ce lieu autrefois", les habitants de Dahé après les avoir vaincus. La tradition le présente également comme le créateur de plusieurs marchés, celui d'Aklaku, celui d'Agbanakin Glidji en particulier.

Il n'hésitait pas à accueillir très libéralement les transfuges venus de villages Ouatchi situés plus au Nord, ni à intervenir dans les affaires intérieures de ces villages chaque fois qu'il pouvait en tirer profit. C'est ainsi qu'il recueillit :

" un homme de Tchêkpo du nom de Toutou (venu) prendre asile auprès du roi de Glidji qui lui cède un terrain à Badougbe ... Toutou avait amené beaucoup d'esclaves. Son neveu, Sigbê, chasseur de profession, le suivit à Glidji et fonda plus tard le village de Sigbehoue" (2).

C'est de la même façon qu'il étendit son autorité sur le village de Sevagan en profitant de dissensions qui opposaient le chef de village à une partie de la population.

"Lorsque les gens de Seva se révoltèrent contre leur chef...

(1) - "Djamedji, frère d'ASSIONGBON DANDJE surveillait la région de Glidji jusqu'à Tokpli". Histoire de la fondation d'Ayewe.

(2) - FIO AGBANON - o.c. p. 10.

Amegan Atobian, les vieux de Séva envoyèrent dire au roi ASSIONGBON DANDJE de faire la guerre contre le village, de s'en emparer pour que le village devînt le sien et que la paix y régnât. ASSIONGBON DANDJE réunit son armée et la dirigea sur Séva. L'armée campa au bord de la lagune de Séva. En voyant cela les ennemis furent saisis de frayeur et se sauvèrent derrière le village. Ceux-ci se rendirent et promirent de ne jamais se soulever de la sorte ... ASSIONGBON DANDJE laissa une délégation pour les surveiller jusqu'à ce que l'ordre et la paix absolue furent rétablis ... A partir de ce jour, le village de Séva fut sous la domination du roi de Glidji" (1).

A cette main-mise sur des villages déjà existants s'ajoutait la création de villages nouveaux par l'installation des membres de son lignage à la tête de groupes d'émigrés Fon et Péda qui avaient franchi le Mono pour fuir les attaques ou échapper aux exigences du roi d'Abomey. Ce fut le cas pour Aklakou créé par Ekué Aho, "frère" d'ASSIONGBON DANDJE et pour Sivamé où il envoya Kuessan, un autre de ses "frères". Il en alla de même pour Kpondavé, Aveve (Kenvi Djamedji), Agome-Glozu (Satchikin), Agomé-Séva, Agbétiko, Adabian.

Dans la plupart des cas ces liens étaient cimentés par des mariages. Djamedji placé par ASSIONGBON à la tête du village d'Aveve donnera sa nièce Kokoe à Atsu, chef d'un groupe de réfugiés venus du village d'Avedji au Dahomey s'installer sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui Aveve. De telles alliances uniront les Tougban aux princes Adja, aux Akangban, à la famille royale d'Abomey (2).

A côté du recours à la force militaire à et à la ruse, tempérées et sanctionnées par les alliances matrimoniales et l'établissement d'un réseau politique familial, il semble qu'ASSIONGBON ait disposé, au moins potentiellement, d'un autre moyen pour asseoir son autorité.

(1) FIO AGBANON, o.c., p.11.

(2) C. C. REINDORF, o.c. p. 37. - "ASHANGMO cunningly... to his capital in safety".

Il s'agit des reliques du lignage Tougban dont la possession pouvait seule assurer le détenteur du pouvoir de fait de la légitimité. Si l'on se réfère à l'exemple du trône qui permit à OSEI TUTU (1) de fonder l'unité et la puissance du royaume Ashanti, on peut penser que ce n'était pas là une force négligeable.

Il ne semble pas cependant que cet instrument de pouvoir ait joué un rôle dans la création du royaume Guin. Ce phénomène peut être mis en rapport avec deux faits. D'une part la tradition précise qu'à l'arrivée des Tougban à Glidji, l'un des frères, Foli Hemazro, s'enfuit avec les reliques qu'il cacha à un emplacement situé à quelques kilomètres de Glidji qui prit par la suite le nom de Zowla (2). Par ailleurs l'usage d'un tel instrument d'autorité n'est possible que dans un milieu culturel homogène. Son efficace ne s'exerce que sur des gens accoutumés à la reconnaître. Dans un ensemble humain hétérogène, l'autorité doit s'établir par d'autres moyens, essentiellement la force politique-militaire.

D'autant plus que le contact direct avec la côte où se trouvaient non seulement les marchands européens mais les populations frottées à eux, subissant un brassage intense, circulant d'un point à l'autre de toute cette côte du Bénin, avait un pouvoir démystifiant. L'exemple des Lawson est à cet égard significatif, puisque c'est le hasard qui permit à l'un d'entre eux, Late Awoko, de devenir interprète, qui est à l'origine de leur importance.

(1) a) W.E. Ward - *Short History of Ghana* o.c. pp. 30 - 31
"The stool became a strong spiritual power".

b) H. W. DEBRUNNER - *A church between colonial powers*, p. 11.

c) RATTRAY - Il renferme le principe même de la nation "ANOTCHI" told OSEI TUTU and all the people that this stool contained the sunsum (soul or spirit) of the Ashanti nation and that all their power, their valour and their welfare were in this stool" Ashanti, p. 289.

(2) ((Zowla)) signifierait : "Cède le pas et cache-toi".

Devant cette mise en veilleuse du pouvoir religieux, les qualités politiques proprement profanes retrouvaient leur actualité. C'est ce qui explique l'insistance avec laquelle la tradition s'attarde sur les qualités militaires d'ASSIONGBON DANDJE et sur son agressivité en général. La couleur de ses cheveux (Dandjê signifiant cheveux rouges), son irritabilité, son courage, sa ruse et jusqu'à ses vertus de magicien, tout concourt à faire de lui un soldat hors pair (1).

Les informations manquent pour estimer l'importance de ses forces militaires. Nous savons que le noyau de son armée était constitué de guerriers Peda qu'il avait ramenés en deça du Mono après sa rupture avec le roi d'Abomey, qu'il confiait des détachements à ses frères pour contrôler certaines parties du pays, qu'il put vaincre le roi d'Offra, puis celui de Quadah pour le compte du roi d'Allada (2) mais qu'il se fit battre en 1702 par les AKWAMU (3).

Sur la nature des combats eux-mêmes le récit est émaillé de légendes qui semblent survenir chaque fois que le héros Guin se trouve dans une situation difficile qui devrait logiquement aboutir à sa défaite. Par exemple lorsque ASSIONGBON DANDJE est sur le point d'être rejoint par les troupes du roi d'Abomey, il se transforme en oiseau et s'envole par dessus la lagune. D'autres exemples confirment la valeur militaire du roi Guin qui sait tirer le meilleur parti des possibilités que lui offre un terrain qu'il connaît et utilise mieux que ses adversaires. C'est ainsi qu'après avoir fait ouvrir le cordon de sable qui colmatait l'embouchure du Mono, il battra les Dahoméens acculés au fleuve.

(1) P.E. ISERT, o.c. p.119; H. W. DEBRUNNER, o.c. p. 12 et I.A. AKINDJOGBIN

(2) C.C. REINDORF, o.c. p. 37.

H.W. DEBRUNNER - o.c. p. 13.

(3) Ivor WILKS, "The Rise of the AKWAMU Empire" p. 121.

Le fait que son armée constituait, avec ses qualités personnelles l'instrument essentiel de son pouvoir rendait celui-ci fragile surtout en ce qui concerne sa transmission à l'intérieur de la même famille. Perdre son armée équivalait à perdre le pouvoir. Perdre les ressources qui permettaient de payer ses hommes, c'était perdre son armée.

Il convient donc pour bien comprendre l'une des raisons majeures de l'échec Tougban, d'examiner la façon dont il se procurait ses ressources.

Pour ce faire il nous faudra faire l'histoire des relations entre le roi de Glidji et ses intermédiaires avec les commerçants européens : ses interprètes-intendants et ses cabecères; c'est-à-dire le lignage des AKAGBAN ou LAWSON et celui des ADJIGO.

On voit donc, d'une façon indirecte mais extrêmement nette, que l'échec des TOUGBAN est dû à l'incapacité où ils se sont trouvés de contrôler leurs dépendants intermédiaires placés sur la route des biens dont ils tiraient leur force.

Une comparaison rapide avec l'histoire du royaume d'ABOMEY nous permettra d'envisager d'autres causes de cet échec.

D'une part la création du royaume d'ABOMEY précède de plus d'un siècle celle de celui de Glidji. D'autre part, il semble que les AGASSOVI aient été au départ moins traumatisés que les GUIN après le choc qu'avait subi le royaume d'Accre du fait de sa défaite devant les AKWAMU.

Par ailleurs alors que le royaume de GLIDJI se trouvait directement au contact de la côte, celui d'ABOMEY s'en trouvait séparé dans cette période difficile par des états-tampons comme ceux de OUIDAH, de DJEKEN et d'OFFRA.

Surtout il apparaît nettement, depuis les travaux d'AKINDJOGBIN, qu'AGADJA, roi d'ABOMEY, contemporain des premiers rois de GLIDJI, fut, face à une conjoncture nouvelle, modifier l'organisation politico-sociale

ADJA mal adaptée à l'affrontement, pour édifier un nouveau type d'Etat, fort et centralisé (1).

Ces divers facteurs permettront aux rois d'ABOMEY à la fois de résister aux coups de boutoirs de leur puissant voisin de l'Ouest, l'OYO et de conquérir les Etats côtiers, contrôlant ainsi de façon très stricte, les échanges avec les commerçants européens.

Au contraire les princes TOUGBAN seront victimes d'un faisceau de facteurs défavorables.

Nostalgiques du modèle d'organisation politico-social selon lequel avait fonctionné le royaume d'ACCRA (2) bien qu'il eût causé sa perte, ils tentèrent de le reconstituer dans leur nouveau séjour.

Par ailleurs, les guerres intérieures (3) et extérieures (4), les séquelles des conflits qui les avaient opposés aux AKWAMU contribuèrent à les affaiblir alors qu'ils ne disposaient encore que d'une assise très fragile. Soit que les AKWAMU vinsent eux-mêmes attaquer GLIDJI et la mettre à deux doigts de sa perte (5) soit que les rois AKWAMU pratiquassent une politique tendant à les affaiblir en soutenant leurs adversaires.

(1) AKINDJOGBIN

(2) MANOUKIAN, o.c. pp. 67 - 73.

(3) Guerre de Kodjo Landjekpo, guerre contre Wogba, Sevagan, (Fio Agbanon, p. 11), Danê, Adame (Rebaud, Cornevin, histoire du Dahomey p. 135).

(4) Contre les Anloa (Bosman, p. 346 et suivantes, Bertho), contre Offra, contre Ouidah (DEBRUNNER p. 12), contre les Bè, contre Abomey, guerre de la Sagbadre.

(5) Attaque des AKWAMU contre GLIDJI en 1702.

A ces facteurs, il faut ajouter une autre raison qui a peut-être pesé plus que les autres : la position commerciale d'ANECHO était inférieure à celle de Grand-Popo et de Ouidah, à la fois pour des raisons géographiques, et pour des raisons de sécurité. Les récits des voyageurs signalent qu'à Anécho, non seulement le ravitaillement en esclaves était extrêmement irrégulier, mais que surtout cet endroit présentait pour les étrangers de très grands risques du fait de l'absence d'autorité politique forte (1). Cette impuissance qui engendrait les rivalités dont nous avons déjà parlé, opérait selon une causalité que l'on pourrait qualifier de circulaire dans la mesure où l'insécurité en diminuant les moyens qu'avaient les rois de GLIDJI d'asseoir leur autorité accroissait à son tour l'insécurité.

Leur effacement qui ne fut pas compensé par l'apparition d'un autre pouvoir politique aboutit à une réémergence de l'élément religieux jusque là mis en veilleuse.

Cette dialectique du politique militaire et du religieux a été évoquée par Madeline MANOUKIAN (2) dans son digest sur les Akan et les Gâ-Adangbe.

Elle explique selon nous par le vide laissé après le déclin des princes de Glidji à la fois le surgissement et la domination d'une sorte de caste sacerdotale constituée par les prêtres des couvents "Vodu" et le rôle joué par les phénomènes à possession dans la cohésion de certains groupes de cette région.

(1) BOSMAN - in DEBRUNNE, o. c. p. 24.

(2) Voir l'étymologie de Zowla p. 65.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITES

- Fig. AGBANON II (Roi de Glidji), Mémoire sur l'histoire de Petit-Popo et du peuple "Ge" (Mina) et étude rapide sur les mœurs et coutumes du peuple Ge ou Mina; Compilé pour la commission d'étude des coutumes du Togo à Lomé, octobre-novembre 1934, 105 p. dactylo.
- I. A. AKINDJOGBIN ; ((Agadja and the conquest of the coastal Aja States, 1724-30)), J. Hist. Soc., Nigeria, 2, 4 Déc. 1963; 545-66.
- I. A. AKINDJOGBIN - Dahomey and his neighbours, 1708 - 1818. London Cambridge University Press - 1967.
- AMMLON (chef d'Afagangan), Entretien à Afangnangan, (1967).
- ANONYME, Histoire de Vogan.
- ARCHIVES DU SENEGAL, Cercle de Grand-Popo.
- R. G. ARMOTTOE, ((Epe-Ekpe, (New Year cult of the Glidji Ewe), Afr. Affairs)), 50, 201, oct. 1951, 326-31.
- AYASSOU (chef de KOUVE), Entretien à KOUVE (1968).
- J. BERTHO (R.P.), ((Le Gbadu chez les Adja du Togo et du Dahomey)) 1ère Conf. Int. Afric. de l'Ouest, C.R.2, 1951, 331-60 (ill).
- J. BERTHO (R.P.) ((Races et langues du bas-Dahomey et du bas-Togo)), BIFAN - XII - 1951.
- J. BERTHO (R.P.), "Une tribu africaine : les Houeda", Echo des Missions Africaines de Lyon; Déc. 1930 - pp. 125-7 - Janv. 1936. pp. 13 - 14 Fév. 1936. pp. 26-8 - Mars 1936 - Avril 1936 - Juin; Juil. 1936.
- W. BOSMAN, Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et où l'on trafique l'or, les dents d'éléphant et les esclaves, Londres - chez David Mortier, 1705, 1 vol (9,5 x 16,5), 520 p. ill.
- A. P. BOUCHE, ((Notes sur les Républiques Mina)), Bulletin de la Société de Géographie, Juil. 1875; L'Explorateur 1876, Revue de France 1876.
- M. CHAZAL, ((Etudes sur les Mina)), Echo des Missions Africaines de Lyon, N° 4 Avril 1930 pp. 81-84, N° 6-7 Juin-Juillet 1930 pp. 128-131; N° 8-9 Août-Sept. 1930 pp. 158-160; N° 10 - Octobre 1930 pp. 180-182; N° 11 - Novembre 1930 pp. 201-205.
- G. CONDOMINAS - ((Au Togo ; le jour de l'An Mina)) ORSTOM - LOME - 1952.
- R. CORNEVIN, Histoire du Togo - Paris, Berger-Levrault - 1969.
- R. CORNEVIN, Histoire de l'Afrique des origines à nos jours, Paris, Payot, 1956, p. 268.

- A. DAROT - Le Togo et son peuplement, Lomé-Togo, Office de la Recherche Scientifique Coloniale, 19 p., ronéo.
- H. W. DEBRUNNER & M. D. BARTON - A Church between Colonial Powers : A Study of the Church in Togo, : 1965, XI: + 368 p. ; cartes, Londres, Lutterworth (World Studies in Church Mission) ; (Analyse dans "Anthropos", 60, 1965, 915-17, par Muller).
- M. J. FIELD, Social Organization of the Bâ people. Published by the Crown Agents for the Colonies on behalf of the Government of the Gold Coast; 1940 - 223 p. index, plates.
- P. E. ISERT - Voyages en Guinée et dans les Iles Caraïbes en Amérique par Paul Erdman ISERT, ci-devant Médecin Inspecteur de S.M. Dançaise dans ses Possessions en Afrique, tirés de sa correspondance avec ses amis. Traduits de l'allemand avec figures; (A Paris Chez Maradan, libraire, rue du Cimetière St. André, 1793, 344 p.
- M. E. KROPP - Ga, Adangme and Ewe (Lomé), Institute of African Studies; University of Ghana, 1966.
- H. KWAKUME - Précis d'histoire du peuple ewe (Ewe); Imprimerie Ecole Professionnelle (Lomé) 1948, 38 p. in 16.
- H. LABJURET & P. RIVET - Le Royaume d'Arda et son évangélisation au XVIII^e siècle ; Paris, 1929; 62 p.; 13 pl. h. t. ; (Université de Paris, Travaux et Mémoires de l'Institut d'ethnologie, 7).
- M. C. LITOUX - LE COCQ, - Contribution à la connaissance régionale du Sud-Est Togo - Terroir de FIATA. - Lomé, ORSTOM, 1969.- 130 p., 20 cartes h.t., tabl., graph., multigr. (Edit. provisoire).
- J. MACLEOD, - A voyage to Africa, London; 1820.
- M. MANOUKIAN, - Akan and Ga-Adangme Peoples; International African Institutes, London 1950 (1^{ère} édition) et 1964 (édition non remaniée, mais bibliog. supplémentaire) ; 108 p., carte; bibliog. .
- P. MARNAY, - Programme d'Action Régionale pour le Département du Sud-Ouest (Etudes complémentaires). - La Situation Foncière; SEDES - Paris 1965.
- C. MEILLASSOUX - Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire ; Mouton, 1964 : PARIS - LA HAYE.
- C. W. NEWBURY, - The Western Slave Coast and its Rulers (European Trade and Administration among the Yoruba and Adja-Speaking Peoples of South Western Nigeria, Southern Dahomey and Togo; Oxford at the Clarendon Press 1961, 204 p. in 8 Appendices, bibl., index.

- A. OTHILY, Jeta, village mina ; Etude sociologique d'une communauté villageoise du Sud Togo; Dec. 1966; 261 p., tabl., (Rapport provisoire) ORSTOM, Lomé.
- A. OTHILY - Sociologie dynamique et religion "traditionnelle" dans le Golfe du Bénin. Lomé - Sous presse -
- R. PAZZI, Notes d'histoire des peuples AJA EWE - GEN - MINA; Lomé, mars 1972.
- J. REBAUD, Us et Coutume du pays Mina ; Anécho : Août - Décembre 1949, 110 p. dactylo.
- C. C. REINDORF (Rev); The History of the Gold Coast and Ashanti - Ghana University Press - Accra 1966; 335 p. + appendix; Cartes, ph., h.t.
- SERVICE DE LA STATISTIQUE GENERALE, Recensement Général de la Population du Togo (1958-1960) - Méthodologie (Fascicule n° 4, 1962, 98p.).
- SERVICE DE LA STATISTIQUE GENERALE, Recensement Général de la Population du Togo 1 Mars/30 Avril 1970.
- A. de SURGY, La Pêche traditionnelle sur le littoral Evhé et Mina ; (De l'embouchure de la Volta au Danomey) - Groupe de Chercheurs Africanistes; Paris, Février 1966.
- P. VERGER, Flux et reflux ...
- P. VERGER, Notes sur les cultes des Orisa et Vodun à Bahia, La Baie de tous les Saints, au Brésil et à l'ancienne Côte des Esclaves en Afrique ; Dakar, IFAN, 1957 - 600 p., ill., 159 pl. h. t. en noir et en couleur, carte repl., h. t., (Mémoires de l'Institut Français d'Afrique Noire, N° 51).
- P. VERGER, - ((Le rôle du tabac de Bahia ...)) .
- W. E. F. WARD, Short History of Ghana, Longmans, London-3 maps - 275 p. 1ère édit. 1935 - 7ème édit. 1957 - Réimprimé en 1960 et 1961.
- I. WILKS, The Rise of the Akwamu Empire, 1650 - 1710, in Trans. Hist. Soc. Ghana, III, ii, 1957.